

**M  
A  
X**  
COMICS  
LIMITED  
SERIES  
3 of 3

H. P. LOVECRAFT'S

# HAUNT OF HORROR



CORBEN  
2008.

**EXPLICIT  
CONTENT**

RICHARD CORBEN

©2013 Marvel Characters, Inc. All rights reserved.

WWW.MARVEL.COM



# H. P. LOVECRAFT'S **HAUNT of HORROR**

## DES CAPES ET DES BULLES

TRADUCTION  
**OZYMANDIAS**

EDITION  
**RENUFF**



### **Arthur Jermyn ~ Le puit ~ La fenêtre**

ADAPTÉ PAR  
**RICHARD CORBEN**  
SCÉNARIO, DESSINS ET COUVERTURE

D'ARPÈS LES OEUVRES DE  
**H.P. LOVECRAFT**

AVEC **JEFF ECKELBERRY** LETTRAGE  
**ANTHONY DIAL** PRODUCTION  
**DANIEL KETCHUM** RÉDACTION  
**AXEL ALONSO** RÉDACTEUR EXÉCUTIF  
**JOE QUESADA** RÉDACTEUR EN CHEF  
**DAN BUCKLEY** ÉDITEUR

© 2013 Marvel Characters, Inc. All rights reserved. All characters featured in this issue and the distinctive names and likenesses thereof, and all related indicia are trademarks of Marvel Characters, Inc. No similarity between any of the names, characters, persons, and or institutions in this magazine with those of any living or dead person or institution is intended, and any such similarity which may exist is purely coincidental.



# Arthur Jermyn

H.P. Lovecraft

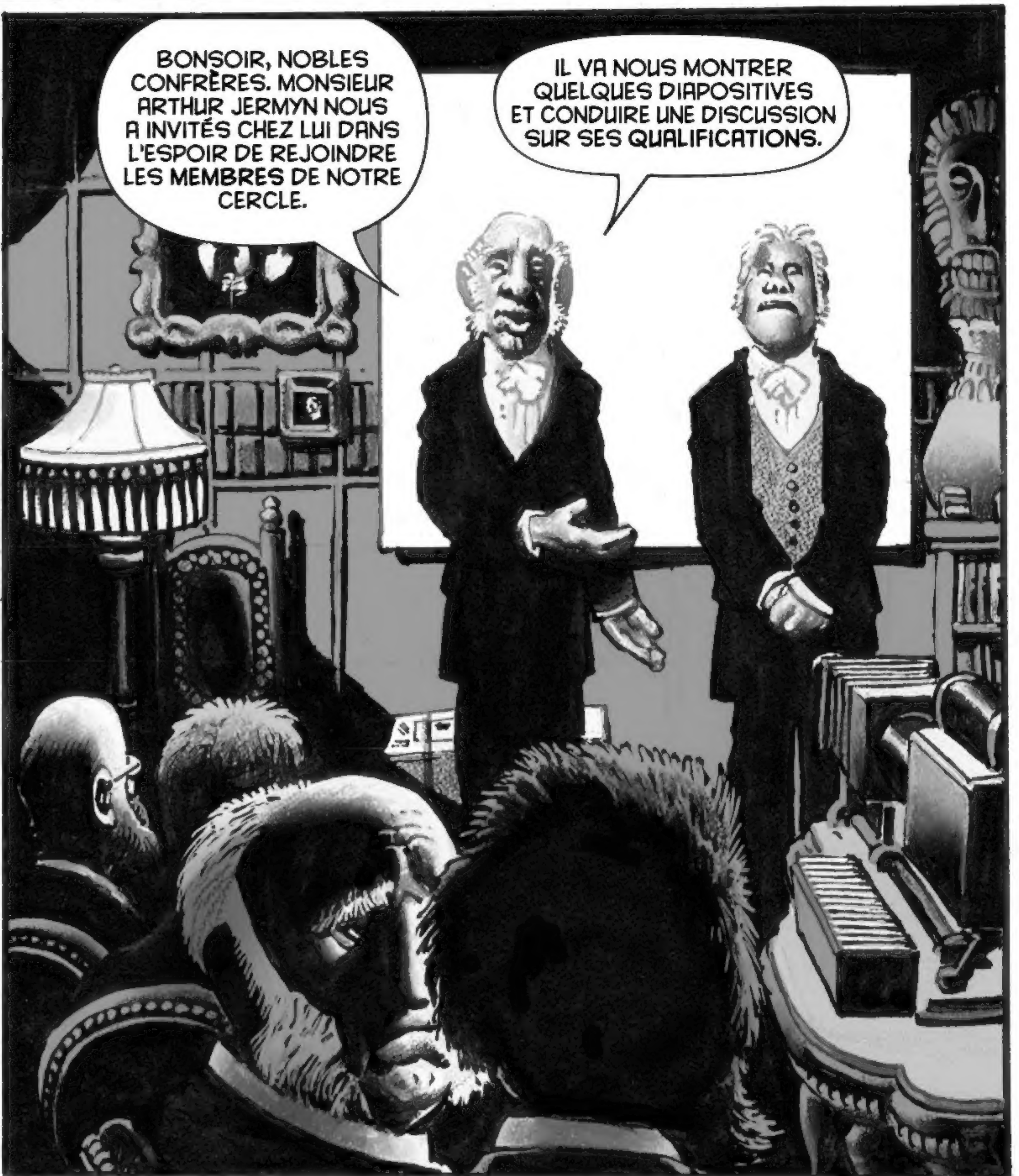
LA VIE EST  
UNE CHOSE  
HIDEUSE.

ET LES LUEURS D'UNE  
VÉRITÉ DÉMONIAQUE  
PEUVENT NOUS LA RENDRE  
MILLE FOIS PLUS HORRIBLE.

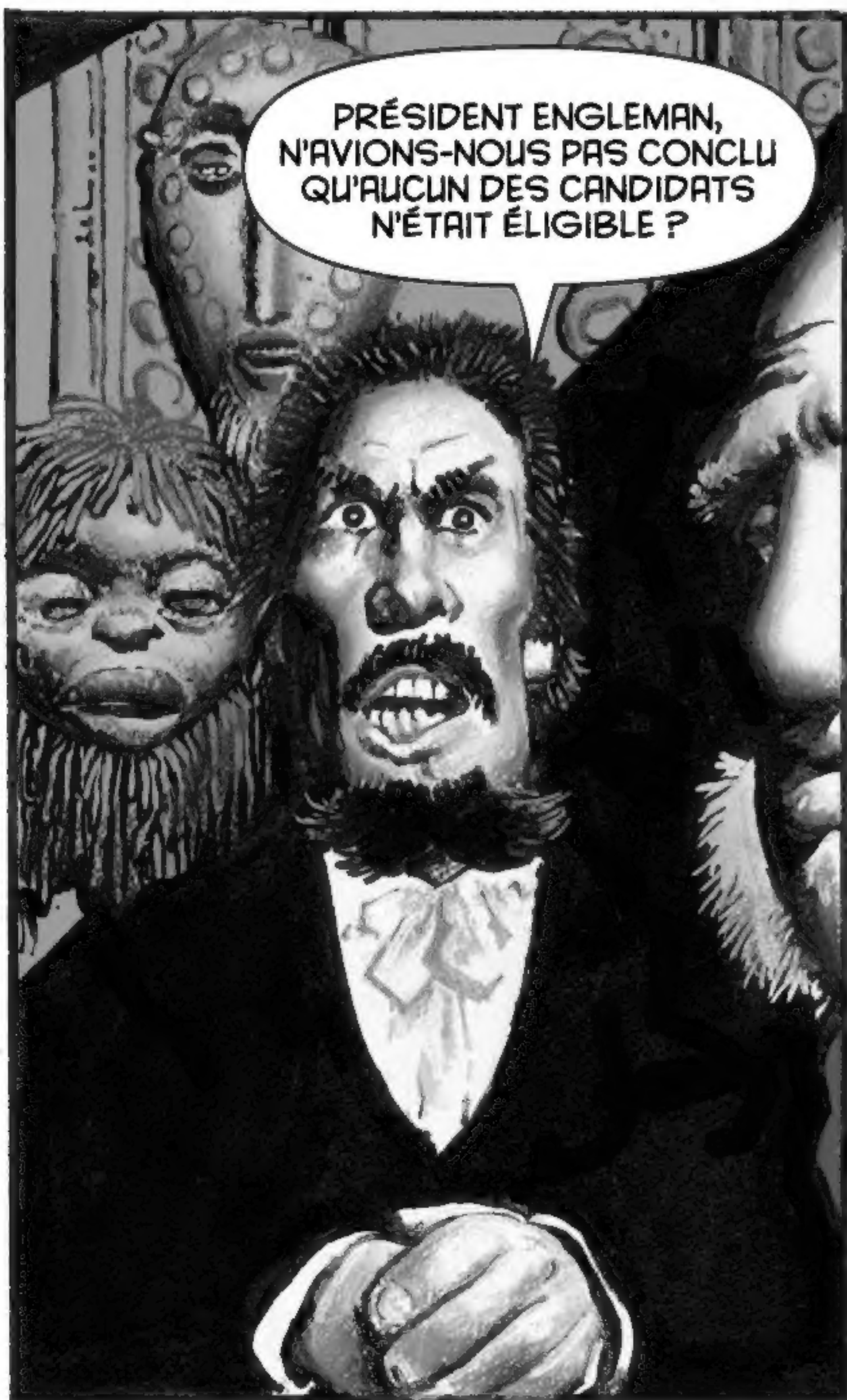


BONSOIR, NOBLES  
CONFRÈRES. MONSIEUR  
ARTHUR JERMYN NOUS  
A INVITÉS CHEZ LUI DANS  
L'ESPOIR DE REJOINDRE  
LES MEMBRES DE NOTRE  
CERCLE.

IL VA NOUS MONTRER  
QUELQUES DIAPOSITIVES  
ET CONDUIRE UNE DISCUSSION  
SUR SES QUALIFICATIONS.



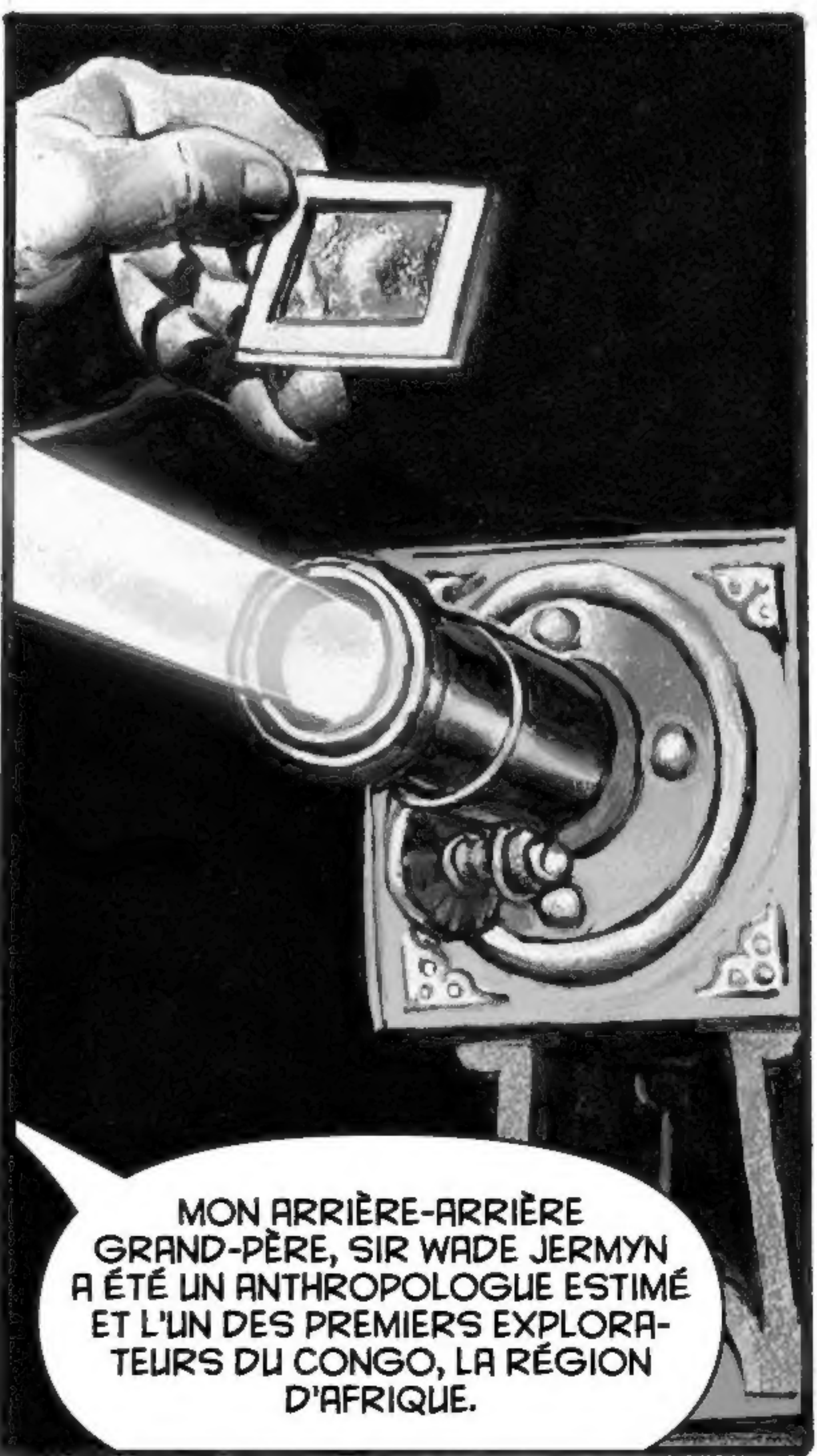
PRÉSIDENT ENGLEMAN,  
N'AVONS-NOUS PAS CONCLU  
QU'AUCUN DES CANDIDATS  
N'ÉTAIT ÉLIGIBLE ?



SIR PHILLIP, FAITES-  
MOI L'HONNEUR DE  
M'ACORDER QUEL-  
QUES INSTANTS.

LES JERWYNS  
HABITENT CETTE  
RÉGION DEPUIS  
PLUS D'UN  
SIÈCLE.

ET J'AIMERAIS  
ATTIRER VOTRE ATTENTION  
SUR QUELQUES-UNS DES  
ACCOMPLISSEMENTS  
DE MES ANCÊTRES.



MON ARRIÈRE-ARRIÈRE  
GRAND-PÈRE, SIR WADE JERMYN  
A ÉTÉ UN ANTHROPOLOGUE ESTIMÉ  
ET L'UN DES PREMIERS EXPLORA-  
TEURS DU CONGO, LA RÉGION  
D'AFRIQUE.



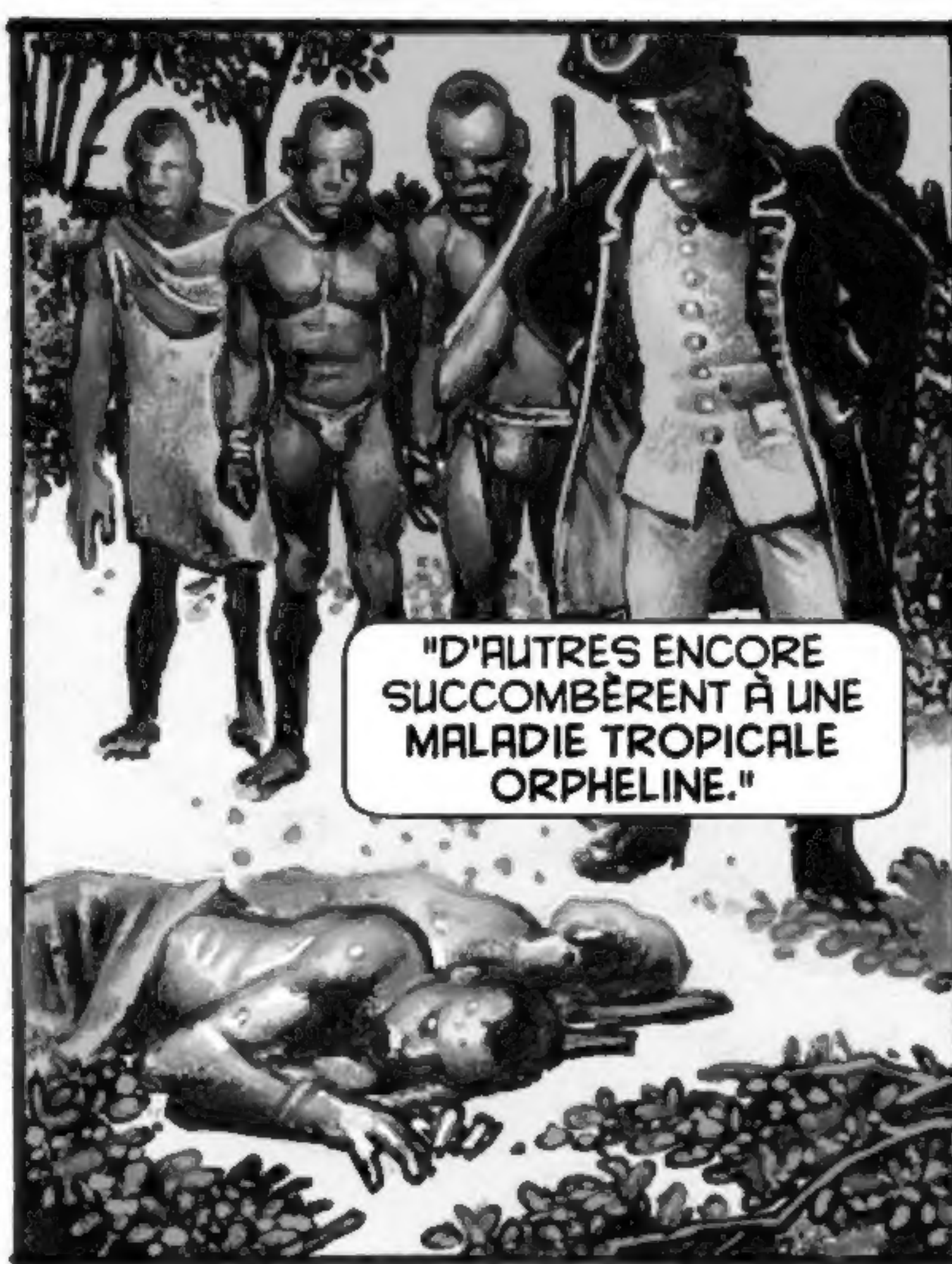


"EN 1750, SIR WADE ENTAMA SA PLUS IMPORTANTE EXPÉDITION."

"LES CONDITIONS N'ÉTAIENT GUÈRE FAVORABLES, À TOUT LE MOINS, MAIS RIEN N'AURAIT PU L'ARRÊTER. IL APPRIT LE LANGAGE DES NATIFS AVANT DE SE METTRE EN ROUTE VERS L'INCONNU."



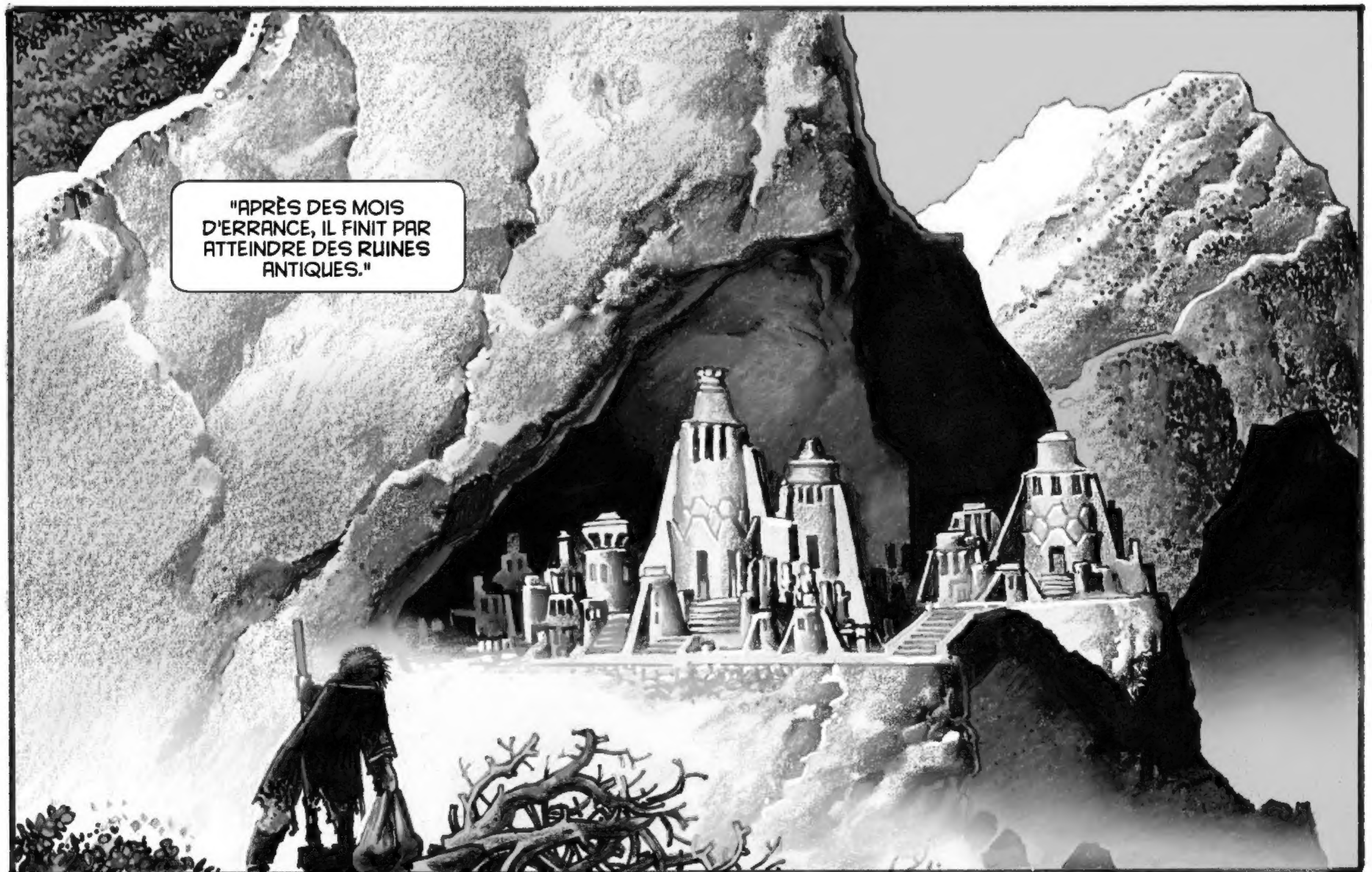
"MAINTS PORTEURS FURENT VICTIMES DE LA FAUNE."



"D'AUTRES ENCORE SUCCOMBÈRENT À UNE MALADIE TROPICALE ORPHELINE."



"LES SURVIVANTS FINIRENT PAR L'ABANDONNER À SA QUÊTE."



"APRÈS DES MOIS D'ERRANCE, IL FINIT PAR ATTEINDRE DES RUINES ANTIQUES."





"RIEN N'AURAIT PU  
LE PRÉPARER À LA  
CONFRONTATION AVEC  
LES CRÉATURES VIVANTES  
QUI HANTAIENT CES MURS  
EN PIERRE HUMIDE."



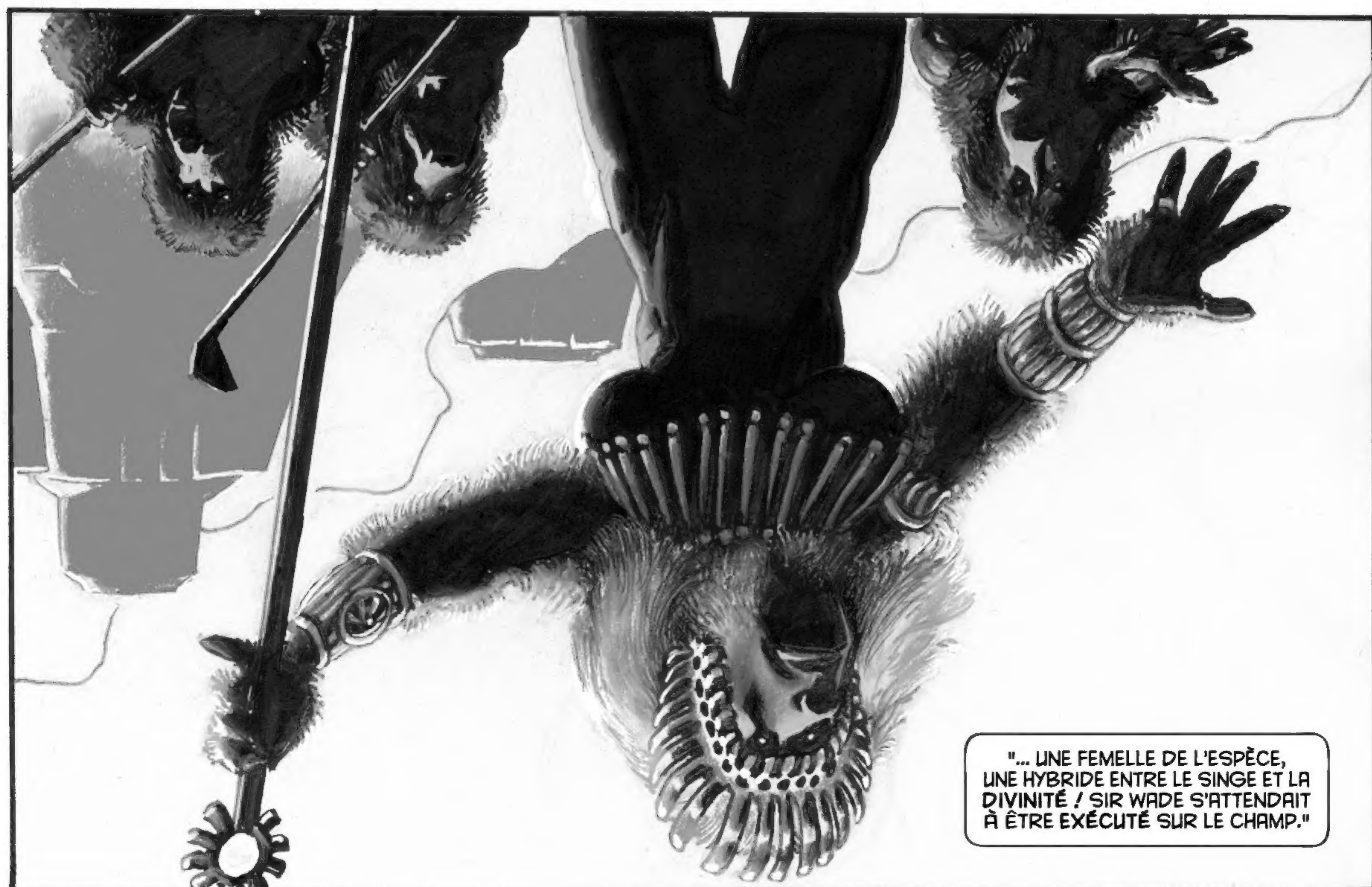
"DES CRÉATURES À MOITIÉ  
SAUVAGES ET POUR MOITIÉ ISSUES  
DE CETTE CITÉ IMPIEUSEMENT ÂGÉE."



"DES CRÉATURES AYANT  
PEUT-ÊTRE VU LE JOUR APRÈS  
QUE LES GRANDS SINGES  
AIENT ENVAHI LA MÉTROPOLE  
DÉFUNTE."



"LES BRUTES MUSCULEUSES  
EURENT BIEN VITE RAISON DE  
L'ARISTOCRATE SOLITAIRE ET LE  
CONDUISIRENT À LEUR CHEF..."



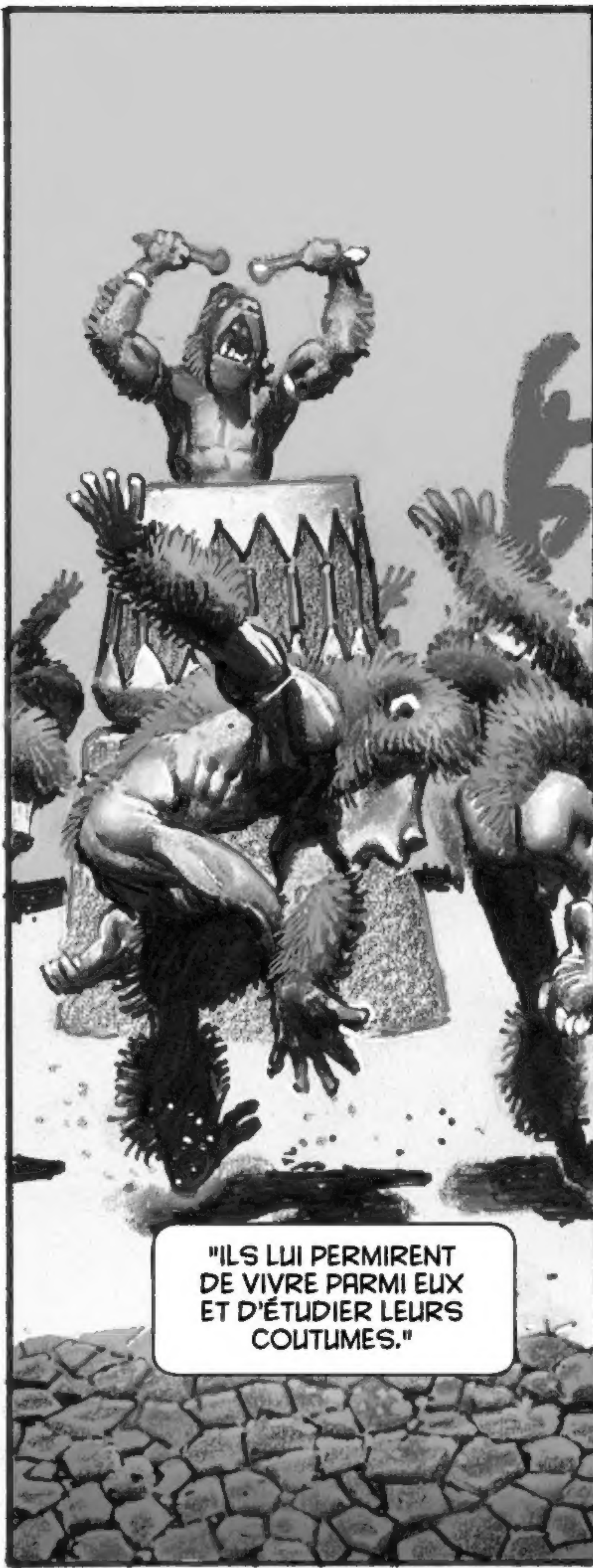
"... UNE FEMELLE DE L'ESPÈCE,  
UNE HYBRIDE ENTRE LE SINGE ET LA  
DIVINITÉ ! SIR WADE S'ATTENDAIT  
À ÊTRE EXÉCUTÉ SUR LE CHAMP."



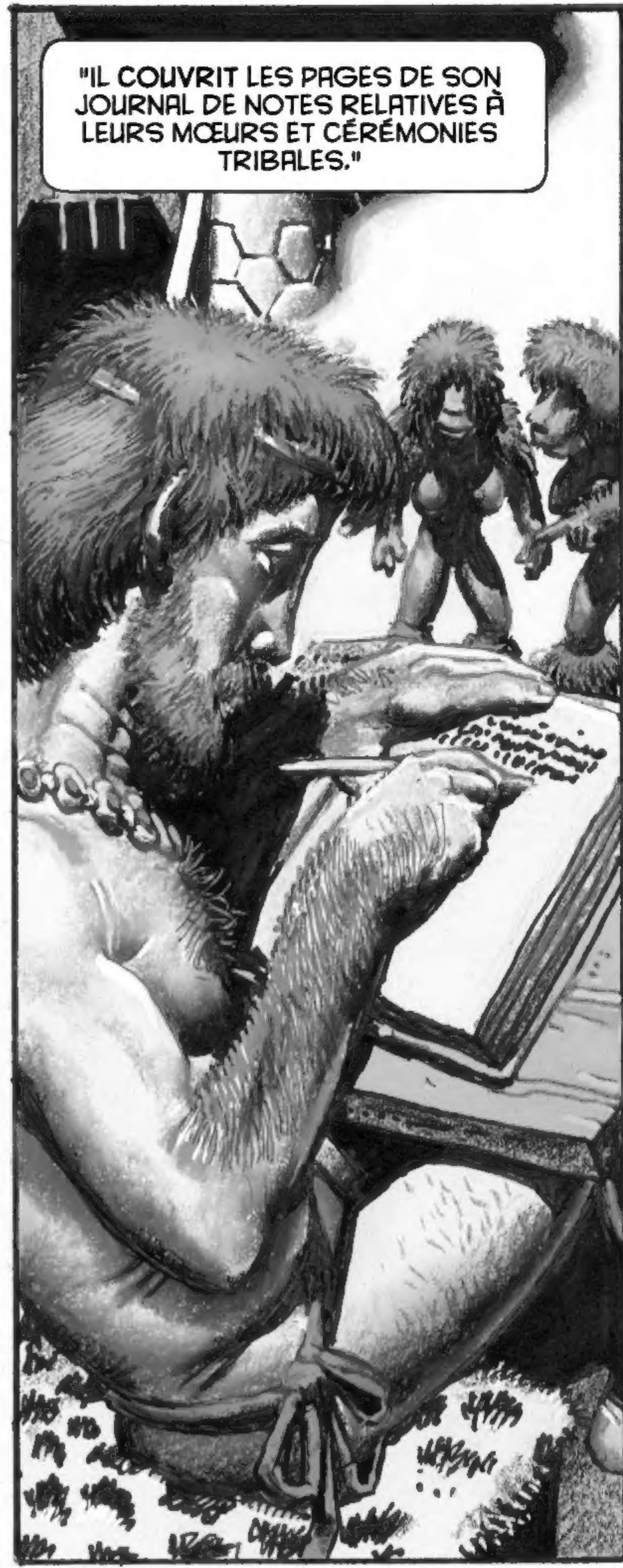


"MAIS À SA GRANDE SURPRISE, IL FUT LAISSÉ EN VIE."

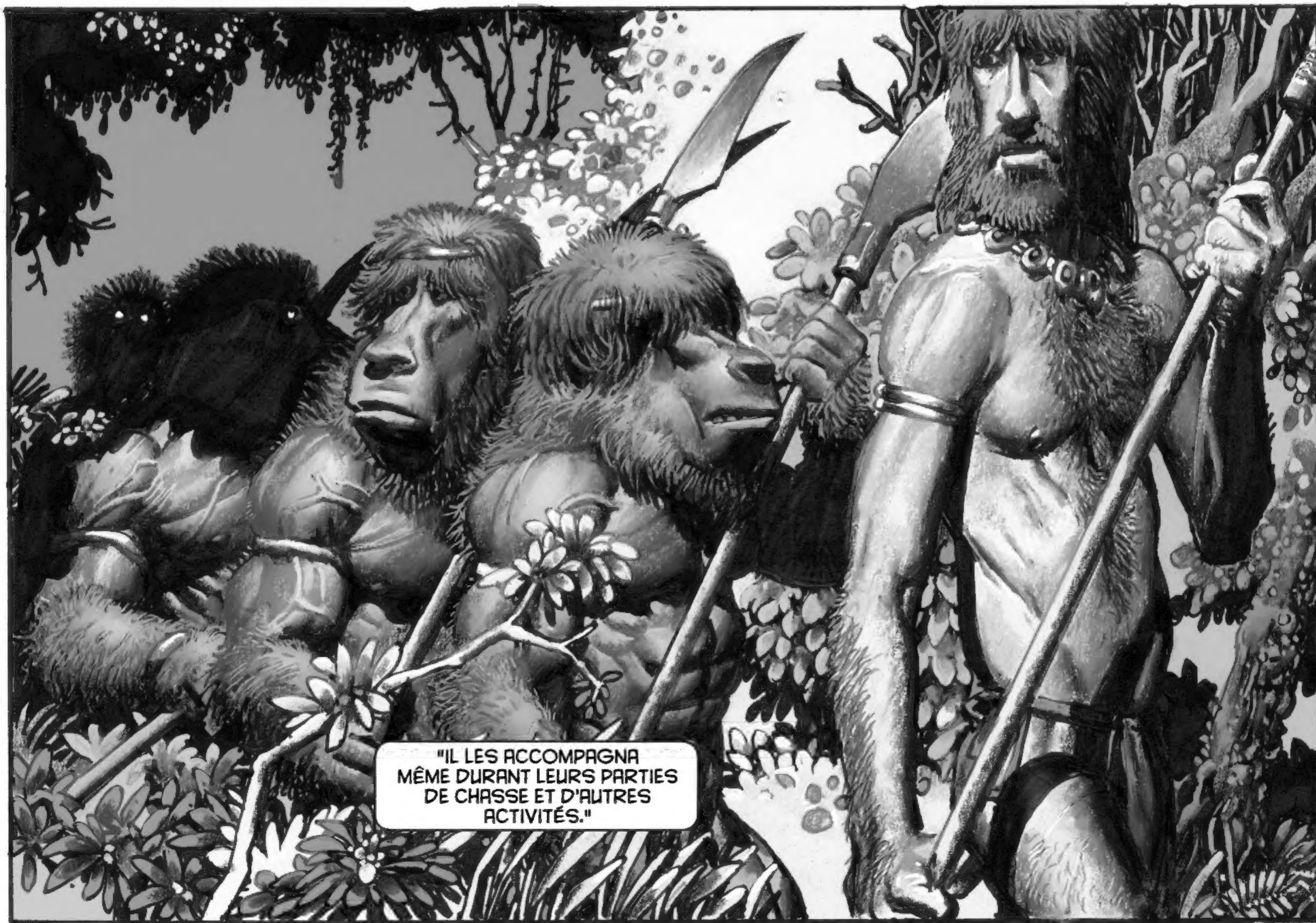
"DE FAIT, LES PRIMATES L'ACCUEILLIRENT COMME UN MEMBRE DE LEUR TRIBU."



"ILS LUI PERMIRENT DE VIVRE PARMI EUX ET D'ÉtudIER LEURS COUTUMES."



"IL COUVRIT LES PAGES DE SON JOURNAL DE NOTES RELATIVES À LEURS MŒURS ET CÉRÉMONIES TRIBALES."



"IL LES ACCOMPAGNA MÊME DURANT LEURS PARTIES DE CHASSE ET D'AUTRES ACTIVITÉS."



"APRÈS QUASIMENT UN AN DE SEMI-CAPTIVITÉ PARMIL  
LES MAMMIFÈRES SIMIENS, SIR WADE RÉALISA QU'IL  
ÉTAIT TEMPS DE RETOURNER VERS LA CIVILISATION.  
AVEC DE L'AIDE, IL PARVINT À RETROUVER SON  
CHEMIN À TRAVERS LA JUNGLE."



"AU MOMENT D'ATTEINDRE  
ENFIN LA CIVILISATION, IL  
AVAIT PRIS UNE ÉPOUSE. IL  
S'AGISSAIT SOI-DISANT DE  
LA FILLE D'UN NÉGOCIANT  
PORTUGAIS RENCONTRÉ  
EN AFRIQUE."

*The Weekly Beacon*  
**UN ANGLAIS ÉCHAPPE À UNE  
TRIBU DE SOUS-HUMAINS.**

"APRÈS AVOIR RAPPORTÉ SES  
DÉCOUVERTES, IL NE FALLUT GUÈRE  
DE TEMPS AVANT QUE DES RUMEURS  
INFONDÉES CONCERNANT L'ÉTAT MENTAL  
DE SIR WADE NE SE RÉPANDENT."



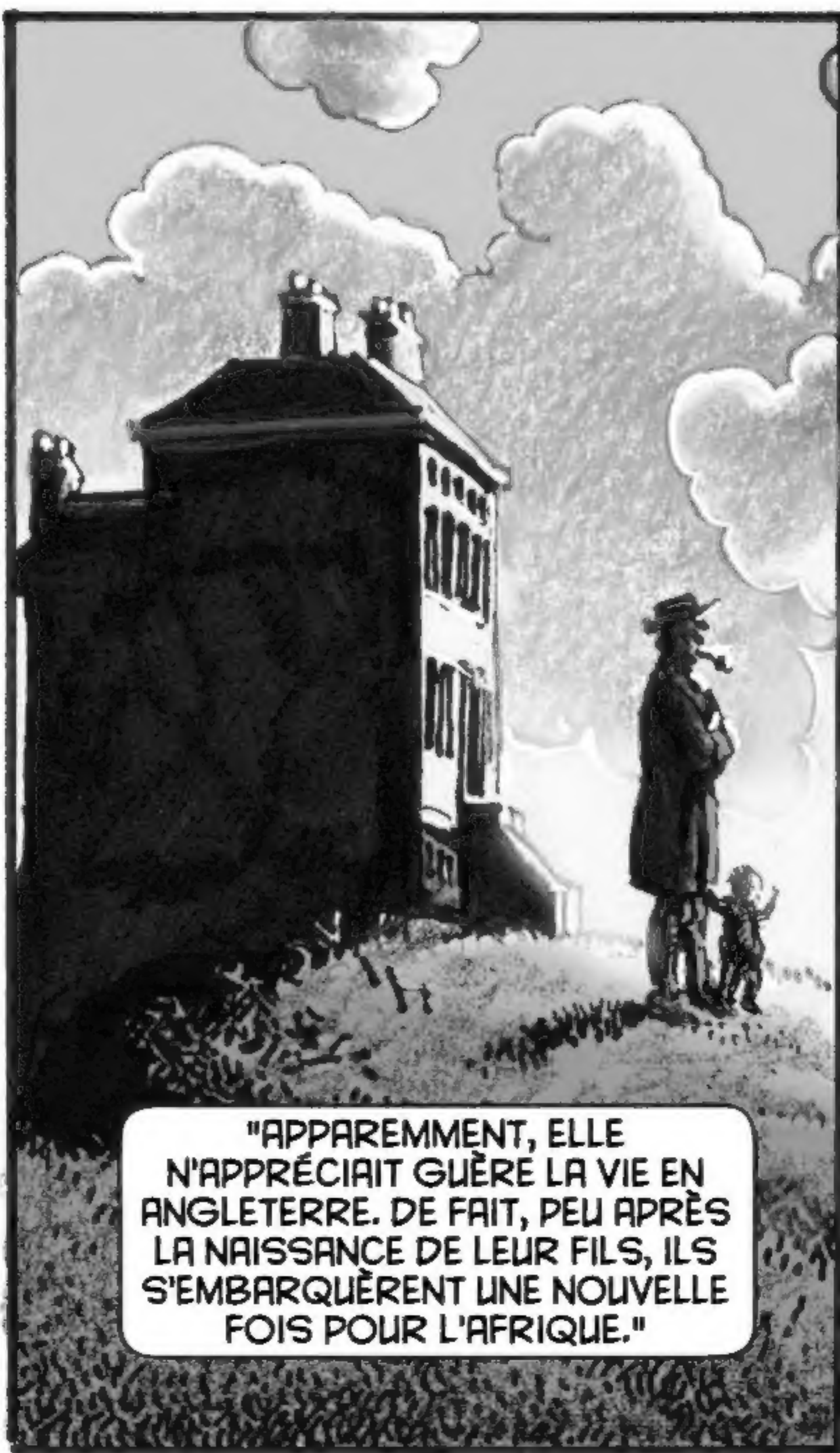
"DÉÇU PAR LES PRÉJUGÉS DE LA CULTURE  
ANGLAISE, IL DÉCIDA DE MENER UNE VIE DE  
RÉCLUSION EN COMPAGNIE DE SA JEUNE  
ÉPOUSE DANS LE DOMAINE FAMILIAL."



"IL ÉTAIT SEUL À  
S'OCCUPER D'ELLE,  
AYANT LES PLUS  
GRANDES DIFFICULTÉS  
À CONSERVER LEUR  
DOMESTICITÉ."



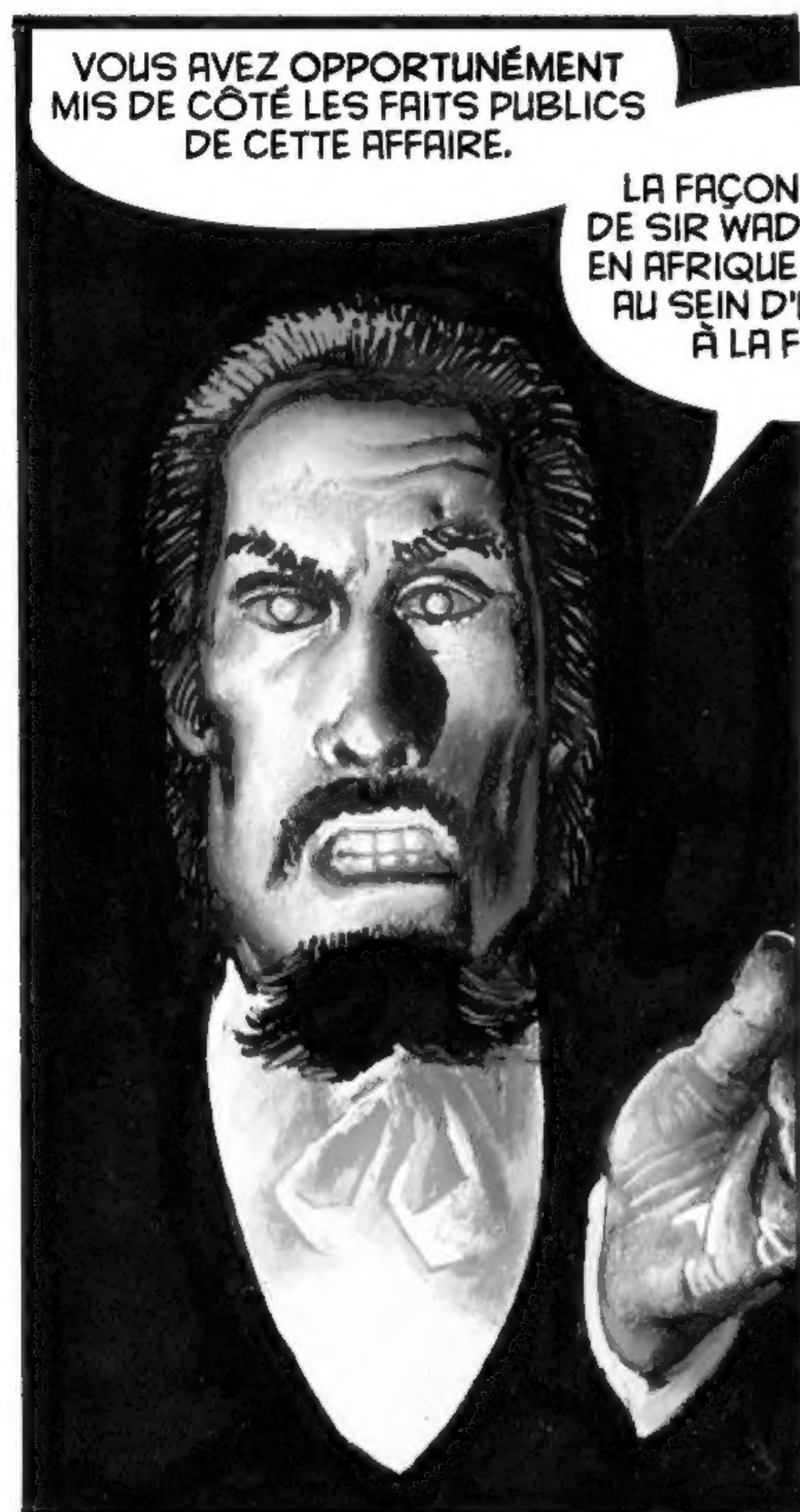
"APPAREMMENT, ELLE  
N'APPRÉCIAIT GUÈRE LA VIE EN  
ANGLETERRE. DE FAIT, PEU APRÈS  
LA NAISSANCE DE LEUR FILS, ILS  
S'EMBARQUÈRENT UNE NOUVELLE  
FOIS POUR L'AFRIQUE."



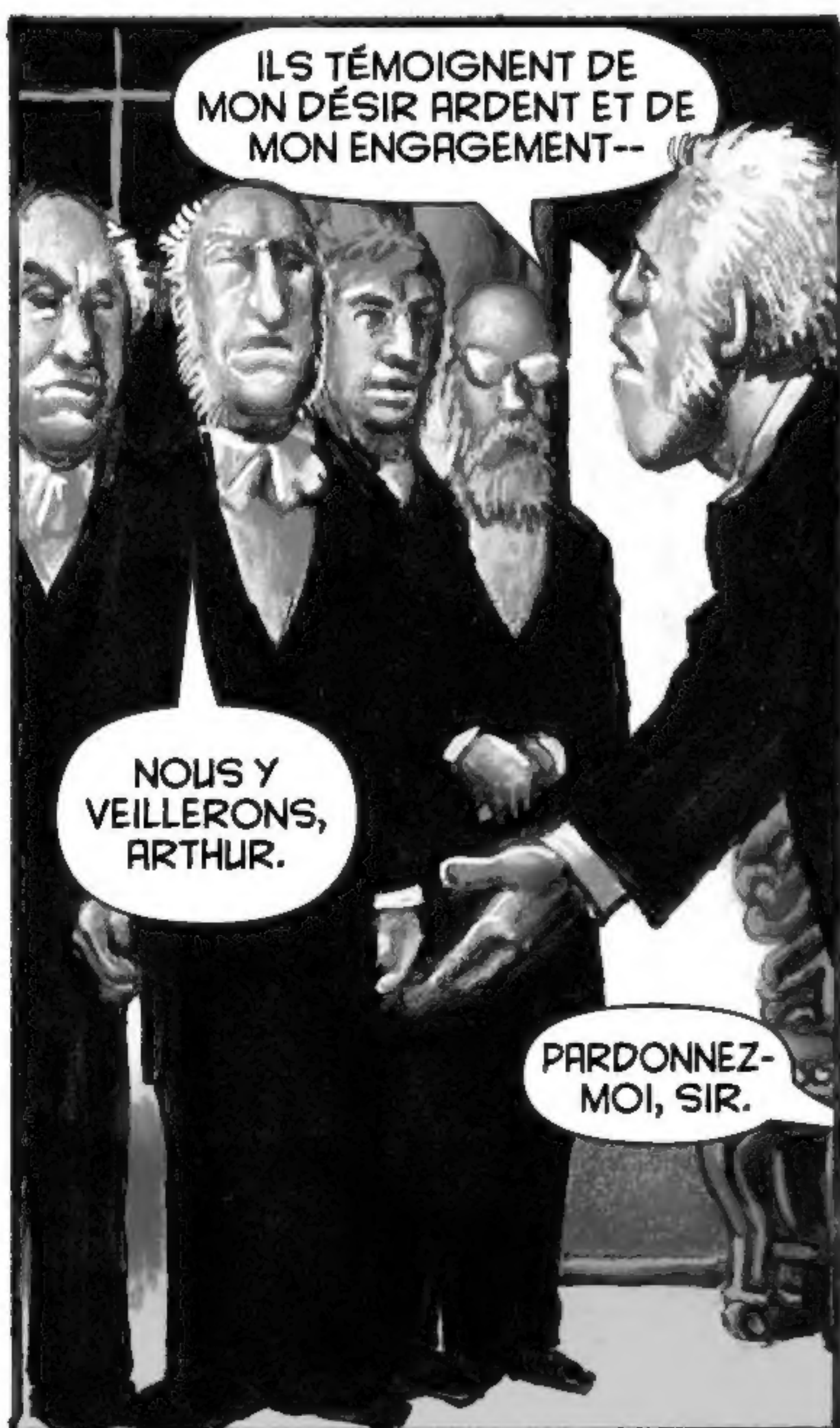
"À SON RETOUR, SIR WADE ÉTAIT SEUL.  
IL CONSACRA LE RESTE DE SES JOURS  
À L'ÉCRITURE DE SES MÉMOIRES."















OH MON  
DIEU !

UNE MOMIE DE  
FEMME-SINGE !

SEMI-  
HUMAINE !

CE MÉDAILLON,  
C'EST LE MONOGRAMME  
DE WADE JERMYN, N'EST-  
CE PAS ?

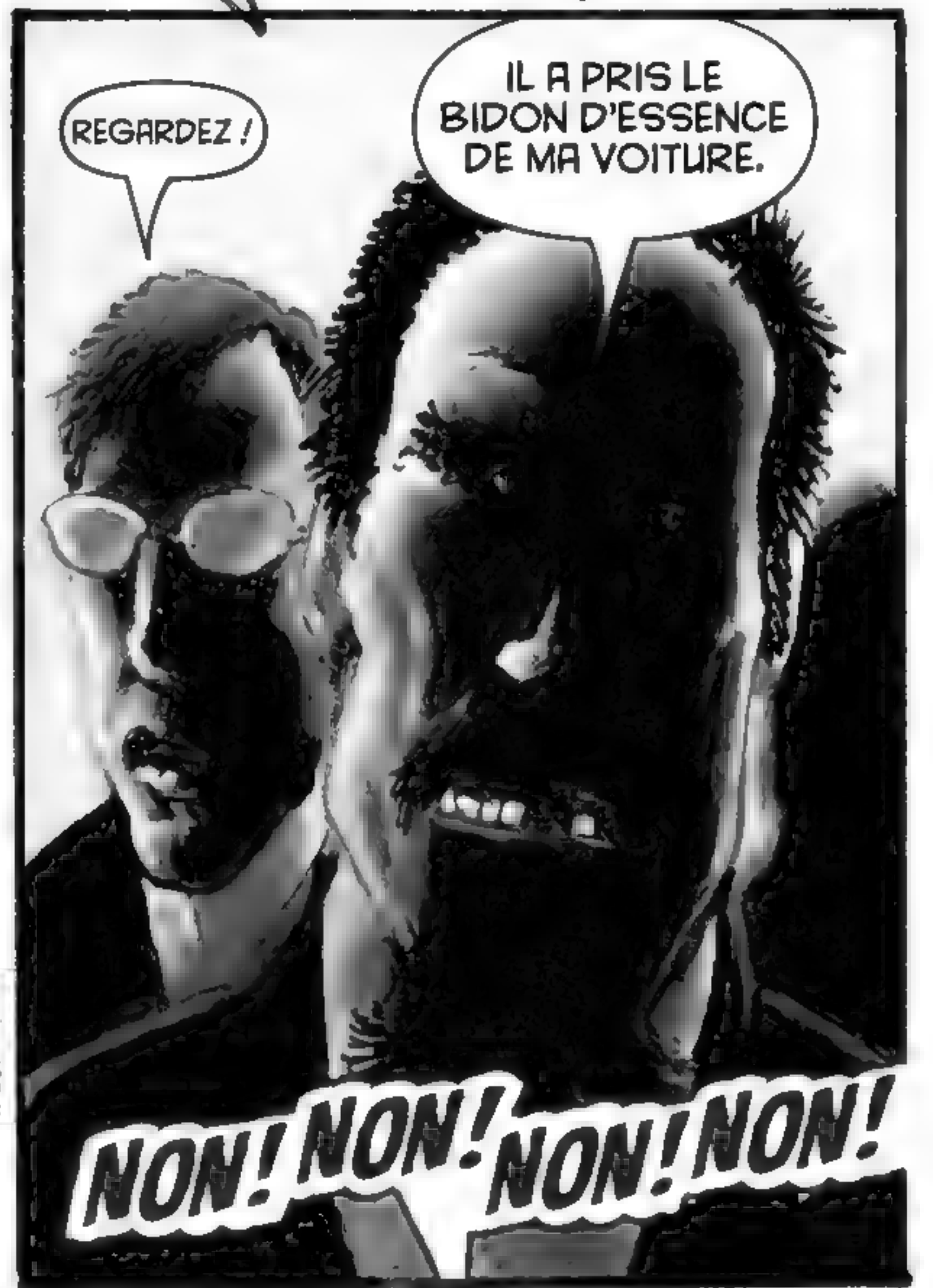
LES TRAIT  
SONT VAGUEMENT  
FAMILIERS.

CETTE MARQUE  
DE NAISSANCE SUR  
SA TÊTE, COMME  
LA VÔTRE,  
JERMYN--

LA CHEVELURE  
RESSEMBLE À--

-ÉTOUFFE-  
ARTHUR !  
C'EST SA--









# Facts Concerning the Late Arthur Jermyn and His Family

*Traduction par Yves Rivière.*

## I

La vie est une chose hideuse, et à l'arrière-plan, derrière ce que nous en savons, apparaissent les lueurs d'une vérité démoniaque qui nous la rendent mille fois plus hideuse. La science, dont les terribles révélations déjà nous accablent, sera peut-être l'exterminatrice définitive de l'espèce humaine – en admettant que les êtres appartiennent à des espèces différentes – et si elle se répandait sur la terre, nul cerveau n'aurait la force de supporter les horreurs insoupçonnées qu'elle tient en réserve. Si nous savions ce que nous sommes en réalité, nous agirions comme sir Arthur Jermyn qui, un soir, après s'être arrosé de pétrole, mit le feu à ses vêtements. Nul ne s'avisa de déposer dans une urne ses restes carbonisés ni d'édifier un monument à sa mémoire ; les documents trouvés après sa mort, ainsi qu'un certain « objet » contenu dans une caisse, donnèrent, à tout le monde le désir d'oublier. Parmi ceux qui le connaissaient, certains même déclarèrent qu'il n'a jamais vécu.

Arthur Jermyn s'enfuit dans la lande et se suicida après avoir vu cet « objet », venu d'Afrique. C'est cet « objet » et non l'aspect insolite de sa personne qui le poussa à mettre fin à ses jours. Nombreux sont ceux qui, s'ils avaient eu la physionomie étrange d'Arthur Jermyn, n'auraient pas aimé la vie ; mais lui, poète et savant, ne s'en était guère soucié. Il avait la science dans le sang : son arrière-grand-père, sir Robert Jermyn, baronnet, avait été un anthropologue estimé et son trisaïeul, sir Wade Jermyn, l'un des premiers explorateurs du Congo, avait laissé des travaux pleins d'érudition sur les tribus et la faune de ces régions et sur ce qu'il pensait de leur antiquité. Le zèle intellectuel du vieux sir Wade avait vraiment confiné à la folie. L'étrangeté de ses conjectures sur une civilisation préhistorique blanche au Congo lui valut force moqueries lors de la publication de ses *Observations sur quelques régions de l'Afrique*. En 1765, l'intrépide explorateur fut enfermé chez les fous, à Huntingdon.

La folie était le triste apanage de tous les Jermyn, et l'on se réjouissait qu'ils ne fussent pas nombreux. La famille n'avait qu'une branche, dont Arthur était le dernier rejeton. Sinon, on ne sait comment il aurait réagi quand l'« objet » arriva. Les Jermyn n'avaient jamais eu l'air normal – ils étaient légèrement difformes – mais Arthur était le plus mal loti. Pourtant on voyait à Jermyn House de vieux portraits de famille, datant d'avant sir Wade, qui montraient d'assez beaux visages. Sir Wade fut sans aucun doute le premier des Jermyn à subir les atteintes de la folie. Ses récits terrifiants sur l'Afrique faisaient à la fois la joie et l'horreur de ses amis. Les trophées et les spécimens de sa collection, d'autre part, n'étaient pas de ceux qu'un homme normal eût aimé rassembler et conserver. Mais surtout la réclusion quasi orientale dans laquelle il tenait sa femme était bien la marque d'un esprit dérangé. Celle-ci,



disait-il, fille d'un négociant portugais qu'il avait connu en Afrique, n'aimait pas les manières anglaises. Il l'avait ramenée de là-bas, avec leur fils nouveau-né, après son second voyage, le plus long. Lorsqu'il partit pour la troisième fois, elle l'accompagna et ne revint pas. Personne ne l'avait jamais vue, pas même les domestiques, car elle était d'un naturel violent et singulier. Pendant son bref séjour à Jermyn House, elle demeura dans une aile isolée de la maison, où seul son mari s'occupait d'elle. La sollicitude de sir Wade envers sa famille était en vérité des plus curieuses : lorsqu'il retourna en Afrique, il ne permit à personne de prendre soin de l'enfant, sauf à une affreuse négresse originaire de Guinée. À son retour, après la mort de lady Jermyn, il assumait lui-même entièrement l'éducation de l'enfant.

Or, la conversation de sir Wade, surtout lorsqu'il avait bu, incitait fortement ses amis à le croire fou. Il parlait du Congo, où la lune éclaire des scènes étranges et des spectacles sauvages ; d'une ville abandonnée ceinte de remparts gigantesques et remplie de colonnes ; et d'un interminable escalier de pierre, humide et silencieux, descendant vers des salles voûtées pleines de trésors et d'extraordinaires catacombes. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, siècle des lumières, de tels propos paraissaient insensés dans la bouche d'un homme instruit. Plus bizarres encore étaient ses divagations sur les êtres vivants qui hantaient cet endroit : créatures appartenant moitié à la jungle et moitié à la ville sans âge, créatures fabuleuses qu'un Pline lui-même aurait décrites avec scepticisme. Elles auraient surgi lorsque les grands singes eurent envahi la ville morte, détruisant ses remparts et ses colonnes, ses salles voûtées et ses sculptures primitives. Pourtant l'espèce de plaisir trouble avec lequel sir Wade, une fois définitivement revenu en Angleterre, parlait de tout cela donnait le frisson. Il s'étendait avec complaisance, surtout après son troisième verre à La Tête du Chevalier, sur ce qu'il avait trouvé dans la jungle, sur la vie qu'il avait menée dans d'étranges ruines connues de lui seul. Finalement, il se mit à parler de ces fameuses créatures vivantes sur un tel ton qu'on dut l'interner. Une fois enfermé dans une cellule garnie de barreaux, à Huntingdon, il ne témoigna que peu de regrets. Son humeur avait singulièrement changé dans les derniers temps : depuis que son fils était sorti de la première enfance, il se plaisait de moins en moins chez lui, et semblait même craindre de s'y trouver. La Tête du Chevalier était devenue son quartier général et lorsqu'on l'enferma, il fit montre d'une espèce de reconnaissance, comme s'il se sentait protégé. Il mourut au bout de trois ans.

Philip, fils de Wade Jermyn, était un personnage extrêmement curieux. En dépit d'une forte ressemblance physique avec son père, son aspect et son comportement étaient, sur beaucoup de points, si grossiers, que tout le monde le fuyait. S'il n'avait pas hérité la folie de son père, comme on aurait pu le craindre, il était totalement stupide et sujet à de brefs accès de violence auxquels il ne pouvait résister. Il était petit, mais extrêmement fort, et d'une agilité incroyable. Douze ans après être devenu l'héritier du titre, il épousa la fille de son garde-chasse, qui, disait-on, était d'origine gitane. Mais avant même la naissance de son fils, il s'engagea dans la marine comme simple matelot, mettant ainsi le comble au dégoût qu'inspiraient au monde et ses mœurs et son mariage. On retrouva sa trace à la fin de la guerre de l'Indépendance américaine : matelot sur un navire qui faisait le commerce avec l'Afrique, il s'était acquis une réputation de grimpeur et de lutteur, mais il finit par disparaître, une nuit que son bateau était à l'ancre près des côtes congolaises.



Chez le fils de sir Philip Jermyn, la bizarrerie de la famille, maintenant reconnue, prit un tour étrange et fatal. Grand, assez bien fait en dépit de certaines anomalies de proportion, doué d'une sorte de grâce orientale, Robert Jermyn débuta dans la vie comme savant et chercheur. C'est lui qui, le premier, étudia scientifiquement l'immense collection rapportée d'Afrique par son grand-père et qui rendit le nom des Jermyn aussi célèbre dans le domaine de l'ethnologie que dans celui de l'exploration. Marié en 1815 à une fille du troisième vicomte Brightholme, sir Robert eut trois enfants, dont jamais l'aîné ni le benjamin ne parurent en public, en raison de leur déficience physique et mentale. Attristé par tous ces malheurs familiaux, le savant chercha consolation dans le travail et fit deux longues expéditions dans le Centre africain. En 1848, son second fils, Nevil, personnage particulièrement antipathique qui semblait mêler la brutalité de Philip Jermyn à la morgue des Brightholme, s'enfuit avec une fille du commun, une danseuse. Il revint au bout d'un an, veuf et père d'un enfant, Alfred, et sir Robert lui accorda son pardon. Alfred devait être le père d'Arthur Jermyn.

D'après ses amis, cette série de chagrins dérangerait l'esprit de sir Robert Jermyn. Pourtant, à l'origine du drame, il n'y eut sans doute qu'un simple détail de folklore africain. Le vieux savant avait recueilli une foule de légendes chez les Ongas, tribus voisines de l'endroit que son grand-père et lui-même avaient exploré : il espérait ainsi expliquer les étranges récits de sir Wade sur une ville abandonnée peuplée de créatures hybrides. On découvrait dans les écrits de l'aïeul une certaine logique qui laissait entendre que son imagination dérégulée avait été excitée par certains mythes indigènes. Le 19 octobre 1852 on vit arriver à Jermyn House l'explorateur Samuel Seaton, porteur de documents recueillis chez les Ongas. Il lui semblait que certaines légendes ayant trait à une ville grise peuplée de singes blancs soumis à l'autorité d'un dieu blanc, pourraient avoir quelque valeur aux yeux d'un ethnologue. Au cours de la conversation, il fournit probablement de nombreux détails supplémentaires dont nous ne connaissons jamais la nature, puisque la tragédie éclata immédiatement. Lorsque sir Robert sortit de sa bibliothèque, il laissait derrière lui le cadavre de l'explorateur, qu'il avait étranglé de ses propres mains ; puis, avant qu'on eût pu l'arrêter, il avait massacré ses trois enfants : les deux qu'on n'avait jamais vus et celui qui était rentré après sa fugue. Nevil Jermyn mourut mais réussit à sauver la vie de son fils âgé de deux ans, que le vieillard, dans sa folie meurtrière, s'apprêtait à tuer également. Après plusieurs tentatives de suicide, sir Robert, qui refusait obstinément d'articuler une parole, fut interné et mourut d'apoplexie deux ans après.

Sir Alfred Jermyn n'avait pas encore quatre ans lorsqu'il devint baronnet, mais ses goûts ne répondaient guère à son titre. À vingt ans, il s'était joint à une troupe d'artistes de music-hall et, à trente-six, avait abandonné femme et enfant pour suivre un cirque ambulant américain. Sa mort fut atroce. Parmi les animaux du cirque se trouvait un énorme gorille, d'une couleur plus claire que la moyenne, d'un naturel remarquablement facile et que les artistes aimaient beaucoup. Il fascinait tout particulièrement Alfred Jermyn et parfois tous deux passaient des heures à se contempler de part et d'autre des barreaux de la cage. De temps à autre, Jermyn obtenait la permission de dresser l'animal, étonnant le public et ses camarades par les tours qu'il lui faisait faire. Un matin, à Chicago, pendant que Jermyn et l'animal répétaient un numéro de boxe extraordinairement adroit, le gorille porta au



dompteur amateur un coup d'une force prodigieuse, le blessant à la fois dans son corps et dans sa dignité. Les membres du « plus extraordinaire spectacle du monde » n'aiment guère parler de ce qui arriva ensuite : ils ne s'attendaient pas au hurlement aigu et inhumain que poussa sir Alfred Jermyn et la surprise les cloua au sol quand ils le virent saisir à deux mains son adversaire maladroit, le jeter sur le sol de la cage et mordre férocement la gorge velue. Le gorille fut pris au dépourvu, mais il se ressaisit rapidement et, avant que le dompteur habituel eût pu intervenir, ce qui avait été le corps d'un baronnet n'était déjà plus reconnaissable.

## II

Arthur Jermyn était le fils de sir Alfred Jermyn et d'une danseuse de music-hall dont nul ne connaissait l'origine. Lorsque sir Alfred abandonna sa famille, la mère amena l'enfant à Jermyn House où il ne restait plus personne pour s'opposer à sa présence. Elle avait quelque idée de ce que devait être un gentilhomme et veilla à ce que son fils reçût la meilleure éducation possible, compte tenu du peu d'argent dont elle disposait. Les ressources familiales étaient maintenant bien modestes et Jermyn House était dans un état lamentable, mais le jeune Arthur aimait la vieille demeure et ce qu'elle contenait. Il ne ressemblait guère aux autres Jermyn : c'était un poète et un rêveur. Quelques familles des environs prétendaient que c'était le sang latin de l'épouse portugaise de sir Wade, que nul n'avait jamais vue, qui devait se manifester en lui de la sorte ; mais en général, on tournait en dérision son sens de la beauté, l'attribuant à sa mère, la danseuse, qui n'avait jamais été reçue dans le monde. La délicatesse d'Arthur Jermyn était d'autant plus remarquable que son aspect était plus repoussant. La tournure des Jermyn avait toujours eu un je-ne-sais-quoi de bizarre et de rebutant. Cela atteignit, chez Arthur, une intensité troublante. Il est difficile de dire exactement à quoi il ressemblait, mais son expression, la forme de son visage et la longueur de ses bras faisaient frissonner de dégoût ceux qui le voyaient pour la première fois.

L'esprit et le caractère de sir Arthur étaient en contraste frappant avec son aspect physique. Intelligent et cultivé, il obtint à Oxford les plus hautes distinctions et semblait capable de faire revivre la renommée intellectuelle de sa famille. Malgré un tempérament plus poétique que scientifique, il projetait de continuer l'œuvre de ses ancêtres dans le domaine de l'ethnologie et des antiquités africaines, en utilisant l'admirable collection de sir Wade. Son esprit imaginaire le poussait à s'intéresser à la civilisation préhistorique à laquelle l'explorateur fou avait cru si profondément. Il forgeait des récits sans fin ayant trait à la ville morte citée dans les notes et les ouvrages de sir Wade. Il éprouvait, vis-à-vis de la race inconnue des hybrides de la jungle, un attrait mêlé de terreur. Il pensait que ces élucubrations avaient peut-être une base réelle et désirait faire la lumière sur les faits récents qu'avaient connus son grand-père et Samuel Seaton.

En 1911, après la mort de sa mère, Arthur Jermyn décida de poursuivre ses recherches jusqu'à la dernière limite. Il vendit une partie de ses domaines pour avoir de l'argent, monta une expédition et s'embarqua pour le Congo. Ayant obtenu des autorités belges un groupe de guides, il passa un an dans le pays des Ongas et



des Kaliris, découvrant plus d'éléments d'informations qu'il n'en espérait. Chez les Kaliris, il rencontra un chef d'un certain âge, appelé Mwanu, qui non seulement possédait une excellente mémoire, mais encore une grande intelligence et un intérêt marqué pour les vieilles légendes de sa tribu. Le vieillard confirma tous les récits qu'avait entendus Jermyn, ajoutant sa propre version à l'histoire de la cité perdue et des grands singes blancs.

Selon Mwanu, la ville grise et les créatures hybrides n'existaient plus, les N'bangus les ayant anéanties de nombreuses années auparavant. Après avoir détruit la plupart des édifices et massacré tous les êtres vivants, ils avaient emporté la momie de la déesse, pour laquelle ils étaient venus. Cette déesse, qu'adoraient les étranges hybrides, avait la forme d'un singe blanc ; d'après la tradition congolaise, c'était l'image d'une princesse qui avait régné sur ces créatures à l'aspect simiesque. Ce que celles-ci avaient pu être, Mwanu n'en avait aucune idée, mais il croyait que c'étaient elles qui avaient construit la ville aujourd'hui détruite. Jermyn ne put se former aucune opinion, mais, par des questions précises, réussit à reconstituer la légende de la déesse.

La princesse, disait cette légende, devint la femme d'un dieu blanc venu de l'ouest. Après avoir régné longtemps ensemble, ils quittèrent la ville après la naissance de leur fils et n'y revinrent que plusieurs années après. Puis la princesse mourut et son divin époux fit embaumer son corps qui fut placé dans un temple de pierre, où on le vénérât. Et ensuite il s'en retourna. À partir de ce point, la légende semblait présenter trois variantes. D'après la première, il ne se passait plus rien, mais le corps embaumé de la déesse devenait un gage de supériorité pour la tribu, quelle qu'elle soit, qui la posséderait, et c'est pourquoi les N'bangus s'en étaient emparé. La seconde décrivait le retour du dieu et sa mort au pied du tombeau de son épouse. La troisième avait trait au retour de leur fils, parvenu à l'âge d'homme (ou de singe, ou de dieu, suivant le cas), mais ignorant son identité. Il était évident que l'imagination des Noirs avait tiré parti au maximum des événements qui pouvaient avoir servi de base à cette extravagante légende.

Arthur Jermyn, persuadé de l'existence de la ville décrite par sir Wade, ne fut guère étonné lorsque, au début de 1912, il se trouva devant ce qui en restait. Elle avait dû être moins grande qu'on ne le prétendait ; pourtant les pierres éparses prouvaient qu'elle n'avait pas été un simple village nègre. Malheureusement, on ne put découvrir aucune sculpture et les membres de l'expédition n'étaient pas assez nombreux pour dégager le seul passage qui semblait mener aux salles voûtées décrites par sir Wade. On questionna tous les chefs indigènes sur les singes blancs et la déesse, mais c'est à un Européen qu'il appartint de compléter les éléments d'information fournis par le vieux Mwanu. Mr. Verhaeren, agent commercial belge au Congo, déclara qu'il pouvait non seulement savoir où se trouvait la déesse, dont il avait vaguement entendu parler, mais encore se la procurer – les N'bangus jadis si puissants, étant maintenant soumis au gouvernement du roi Albert, se laisseraient facilement amener à se séparer du fétiche. Quand Jermyn s'embarqua pour l'Angleterre, ce fut donc avec l'espoir triomphant de recevoir dans quelques mois une inestimable relique archéologique, capable de confirmer les plus étranges récits de son trisaïeul ; ou plutôt les plus étranges récits qu'il eût lui-même entendus. Les paysans, voisins de Jermyn House, en connaissaient sans doute de



plus étranges encore : leurs ancêtres avaient écouté parler sir Wade à La Tête du Chevalier.

Arthur Jermyn attendit patiemment la caisse promise par Mr. Verhaeren tout en étudiant avec un zèle accru les manuscrits laissés par le fou, son ancêtre. Peu à peu il se sentait très proche de sir Wade et recherchait les traces de sa vie non seulement en Afrique mais aussi en Angleterre. On avait beaucoup parlé de sa mystérieuse épouse, toujours enfermée, mais il ne restait aucun souvenir tangible de son passage à Jermyn House. Arthur, se demandant comment un tel effacement lui avait été imposé, ou permis, pensait que la folie de son mari en était la cause principale. Il savait que sa trisaïeule, à ce qu'on disait, était la fille d'un marchand portugais installé en Afrique : ayant, par atavisme, l'esprit positif et ne connaissant que superficiellement le Continent noir, elle avait dû tourner en dérision les récits de son mari, chose que celui-ci n'était pas homme à pardonner. Emmenée en Afrique, peut-être malgré elle, par un mari décidé à prouver la véracité de ses dires, elle y était morte. Tout en se livrant à de telles réflexions, Jermyn ne pouvait s'empêcher de sourire de leur futilité, un siècle et demi après la mort de ses curieux ancêtres.

En juin 1913, il reçut une lettre de Mr. Verhaeren, qui racontait la découverte de la déesse embaumée. C'était, affirmait le Belge, un objet des plus extraordinaires, un objet qu'il était impossible à un profane de classer. Seul un savant serait capable de décider s'il s'agissait d'un être humain ou d'un singe, et cette décision serait malaisée en raison du mauvais état de l'« objet ». Le temps et le climat du Congo ne sont pas favorables aux momies, en particulier quand le travail a été fait par un amateur, comme cela paraissait le cas. Autour du cou de la créature, on avait trouvé une chaîne d'or avec un médaillon armorié, seul vestige, sans doute, d'un malheureux voyageur pris par les N'bangus, et placé là comme amulette. Dans ses commentaires, Mr. Verhaeren faisait malicieusement allusion à une ressemblance, ou plutôt il se demandait, avec un étonnement amusé, quel effet les traits de la momie produiraient sur son correspondant. Mais il prenait trop intérêt à l'aspect scientifique du problème pour se perdre en considérations oiseuses. La déesse, écrivait-il, arriverait, dûment emballée, un mois environ après réception de la lettre.

La caisse, arrivée à Jermyn House le 3 août 1913, dans l'après-midi, fut portée immédiatement dans la vaste pièce qui abritait les spécimens africains, disposés par les sirs Robert et Arthur. La suite des événements nous est connue par les papiers et les objets qu'on examina plus tard, mais surtout par les récits des domestiques, dont le plus cohérent et le plus complet est celui de Soames, le vieux majordome. Suivant ce digne serviteur, sir Arthur, d'abord, fit sortir tout le monde de la pièce ; puis des bruits de marteau et de tenailles ne tardèrent pas à prouver qu'il s'était mis en devoir d'ouvrir la caisse. Ensuite, on n'entendit plus rien pendant un certain temps. Combien de temps exactement, Soames n'aurait su le dire, mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'un hurlement affreux se faisait entendre, poussé, sans aucun doute possible, par Jermyn. Aussitôt après, on le vit sortir en courant de la pièce et se précipiter vers le devant de la maison, comme s'il eût été poursuivi par un ennemi féroce. L'expression de son visage, déjà assez effrayante en temps normal, défiait toute description. En approchant de la porte d'entrée, il

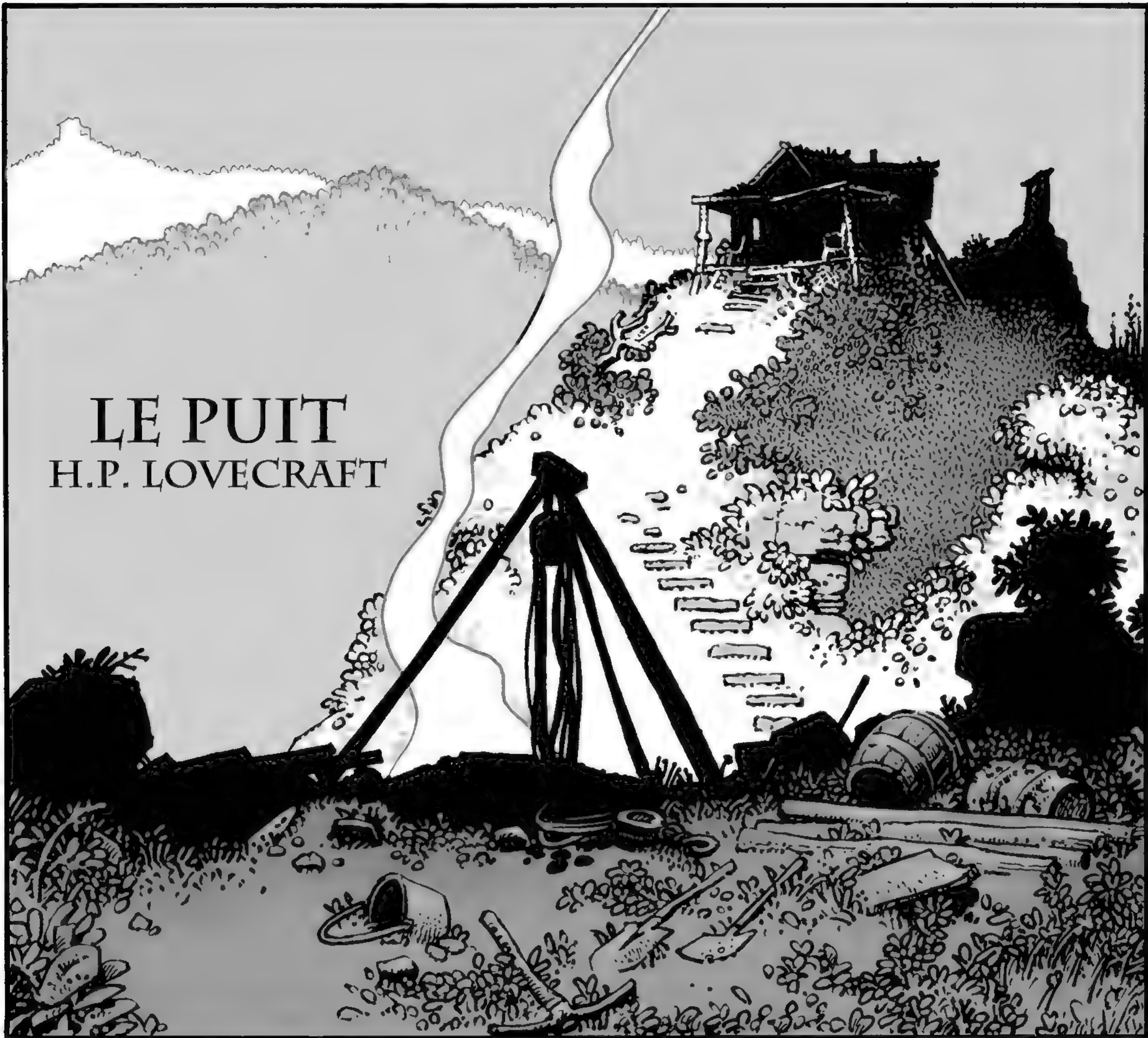


sembla frappé d'une idée, retourna brusquement sur ses pas et finit par s'élancer dans l'escalier de la cave. Les domestiques, qui s'étaient massés en haut des marches, ne virent point revenir leur maître. D'en bas venait seulement une odeur de pétrole. Lorsqu'il fit nuit, on entendit gratter à la porte qui menait dans la cour, et un garçon d'écurie aperçut Arthur Jermyn. Le pétrole dont ses vêtements étaient imprégnés répandait une odeur nauséabonde. Il sortit furtivement et disparut dans la lande obscure qui entourait la maison. Puis, dans un paroxysme d'horreur, ce fut la fin : une étincelle jaillit, puis une flamme, et bientôt une colonne de feu, qui avait été un homme, s'éleva jusqu'au ciel. La famille des Jermyn n'existait plus.

Pourquoi ne recueillit-on point les restes carbonisés d'Arthur Jermyn ? À cause de ce qu'on trouva dans la caisse : la momie de la déesse, hideuse, desséchée et rongée, était visiblement celle d'un singe blanc, d'une espèce ignorée, moins velue que les autres, et beaucoup plus proche de l'être humain. En fait, cet air humain était presque choquant. Une description détaillée serait assez déplaisante, mais deux détails cependant sont à citer, car ils concordent de manière frappante avec certaines notes prises par sir Wade au cours de ses expéditions et avec certaines légendes congolaises. D'abord, les armoiries gravées sur le médaillon étaient celles des Jermyn ; ensuite la remarque malicieuse de Mr. Verhaeren quant à une certaine ressemblance s'appliquait horriblement, abominablement, au visage sensible d'Arthur Jermyn, descendant de sir Wade Jermyn et de son épouse inconnue. Les membres de l'Institut royal d'anthropologie brûlèrent la momie et jetèrent ses cendres dans un puits. Quelques-uns d'entre eux refusent d'admettre qu'Arthur Jermyn ait jamais existé.

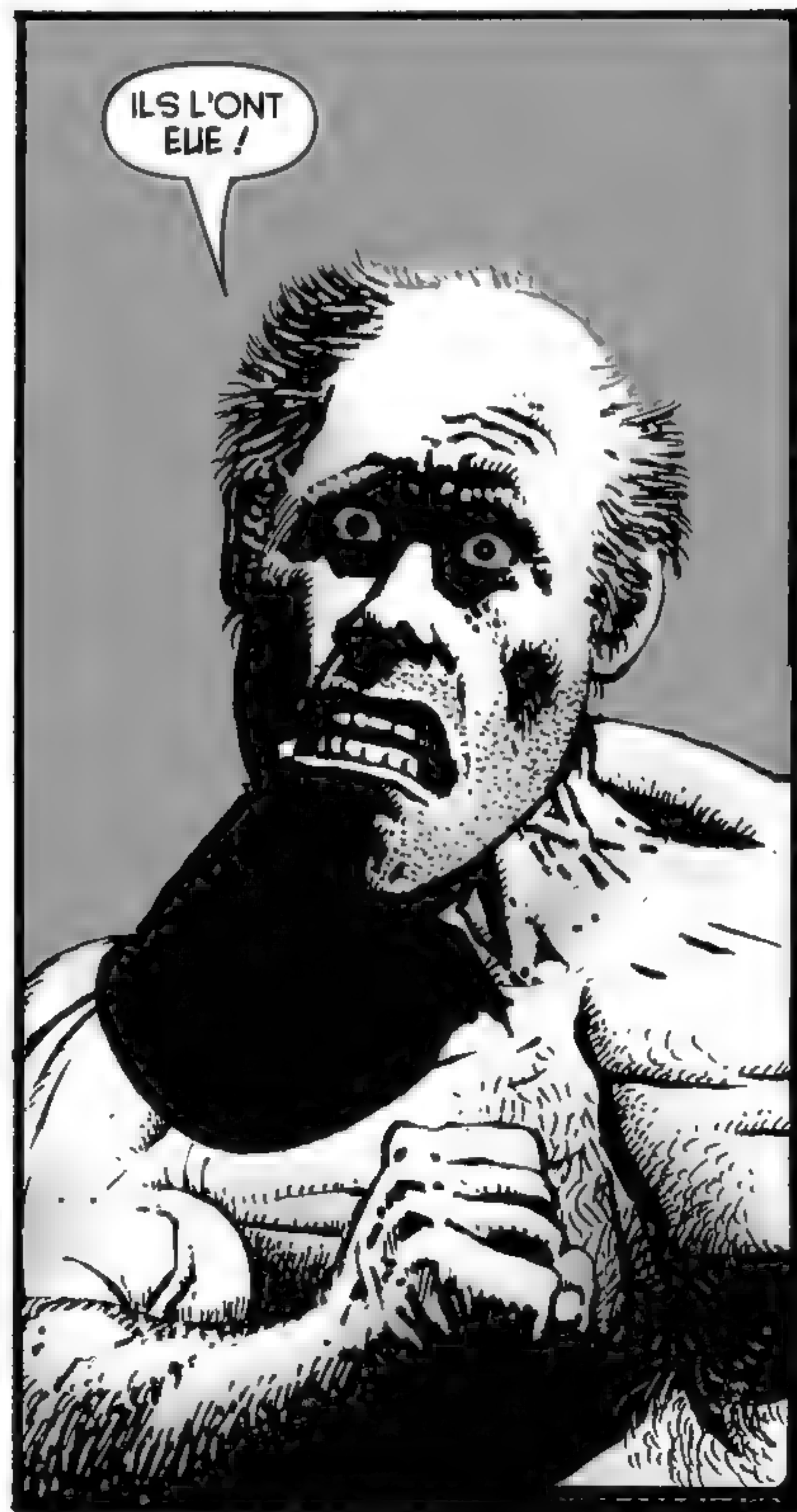
– *H. P. Lovecraft*





# LE PUIT

H.P. LOVECRAFT







Y M'AURONT PAS !

AAAAAAHHH!!!



QUELLE MOUCHE L'A PIQUÉ ?

P'TÊTRE BEN... APRÈS L'DÎNER !

F'RAIT MIEUX D'ALLER VOIR, WILL.



J'VEUX BIEN ÊTRE PENDU !

SPAT !  
ILS S'ÉCHINENT À CREUSER POUR REBOUCHER AUSSITÔT.



SAINTE MÈRE ! L'VIEUX SETH EST RAIDE !

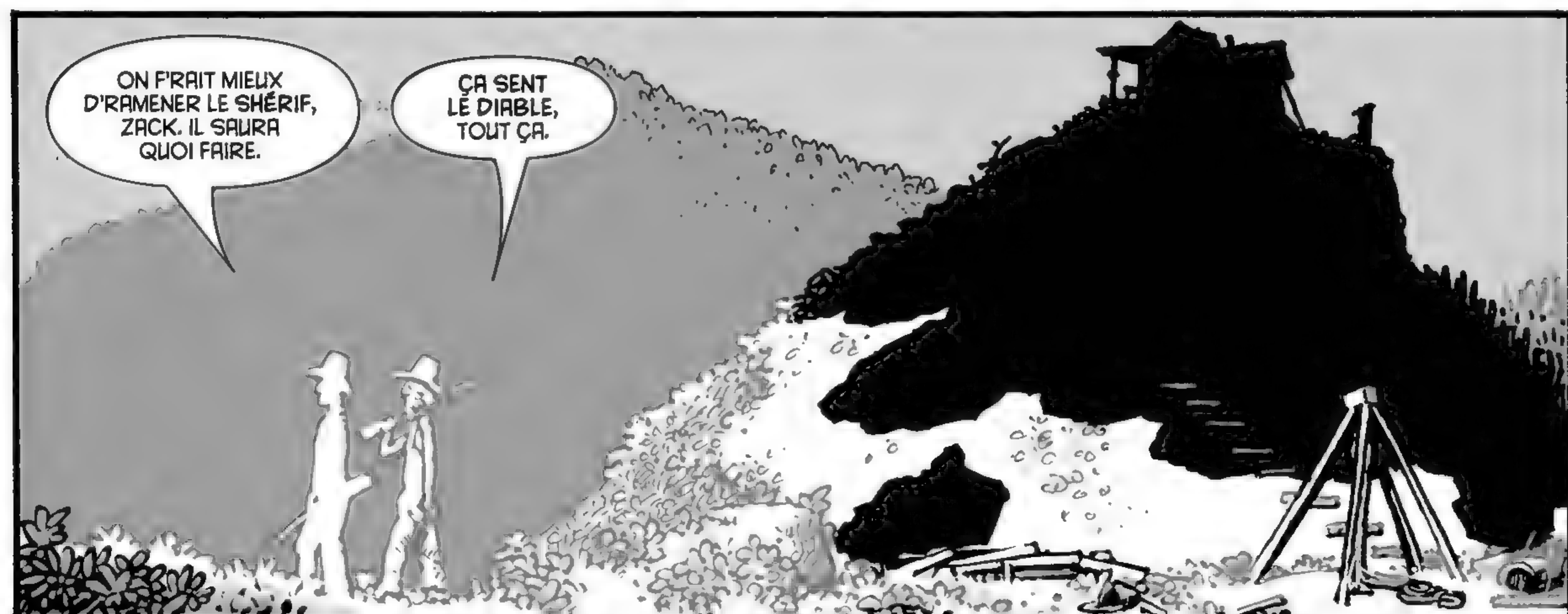
'DIRAIT QUI S'EST ENTAILLÉ LES VEINES.



DIS, L'AVAIT PAS UNE FEMME ?

UNE NIÈCE OU QUE'QUE CHOSE ?

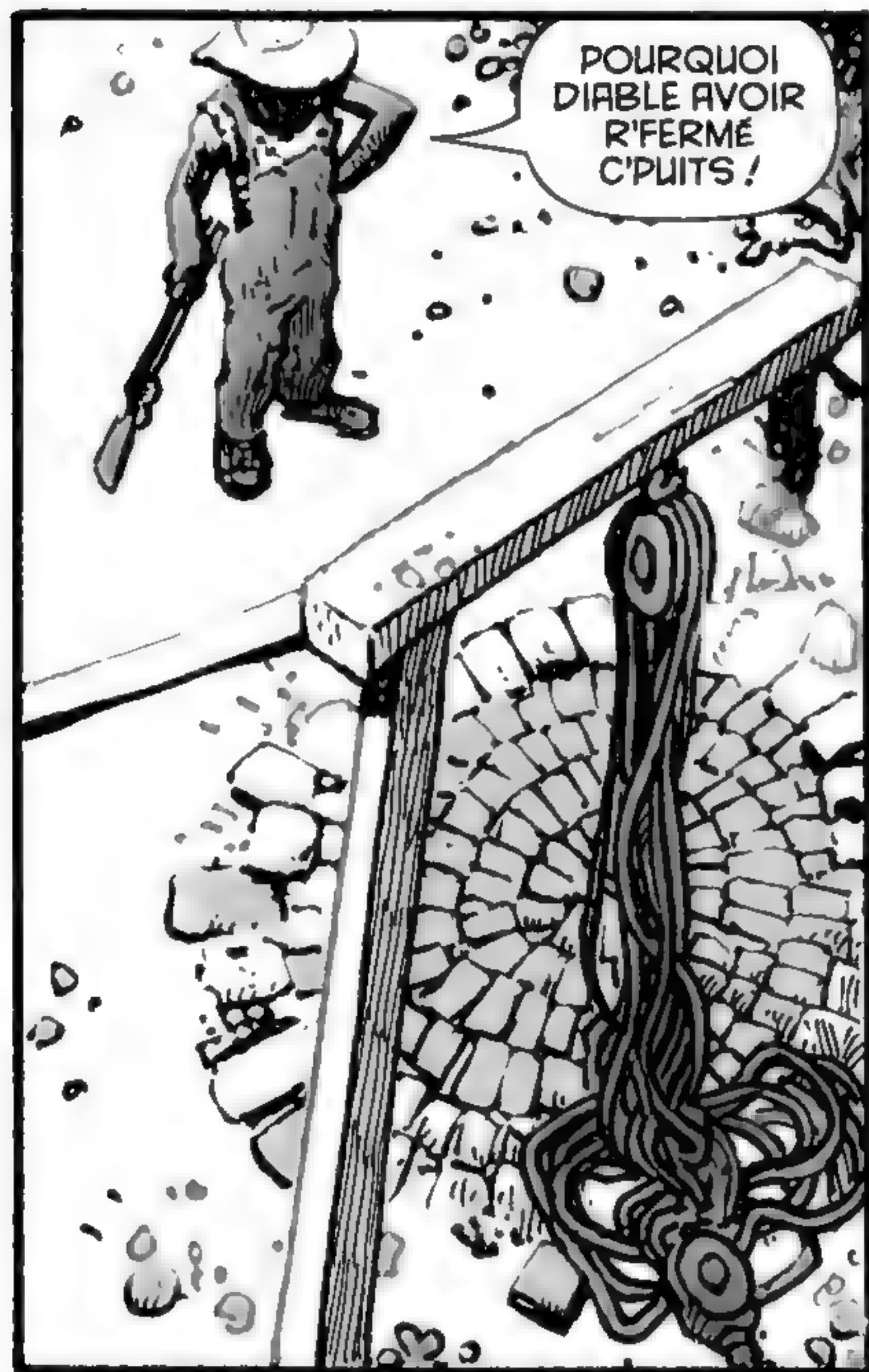
HMMPH ! AUCUN SIGNE D'ELLE.



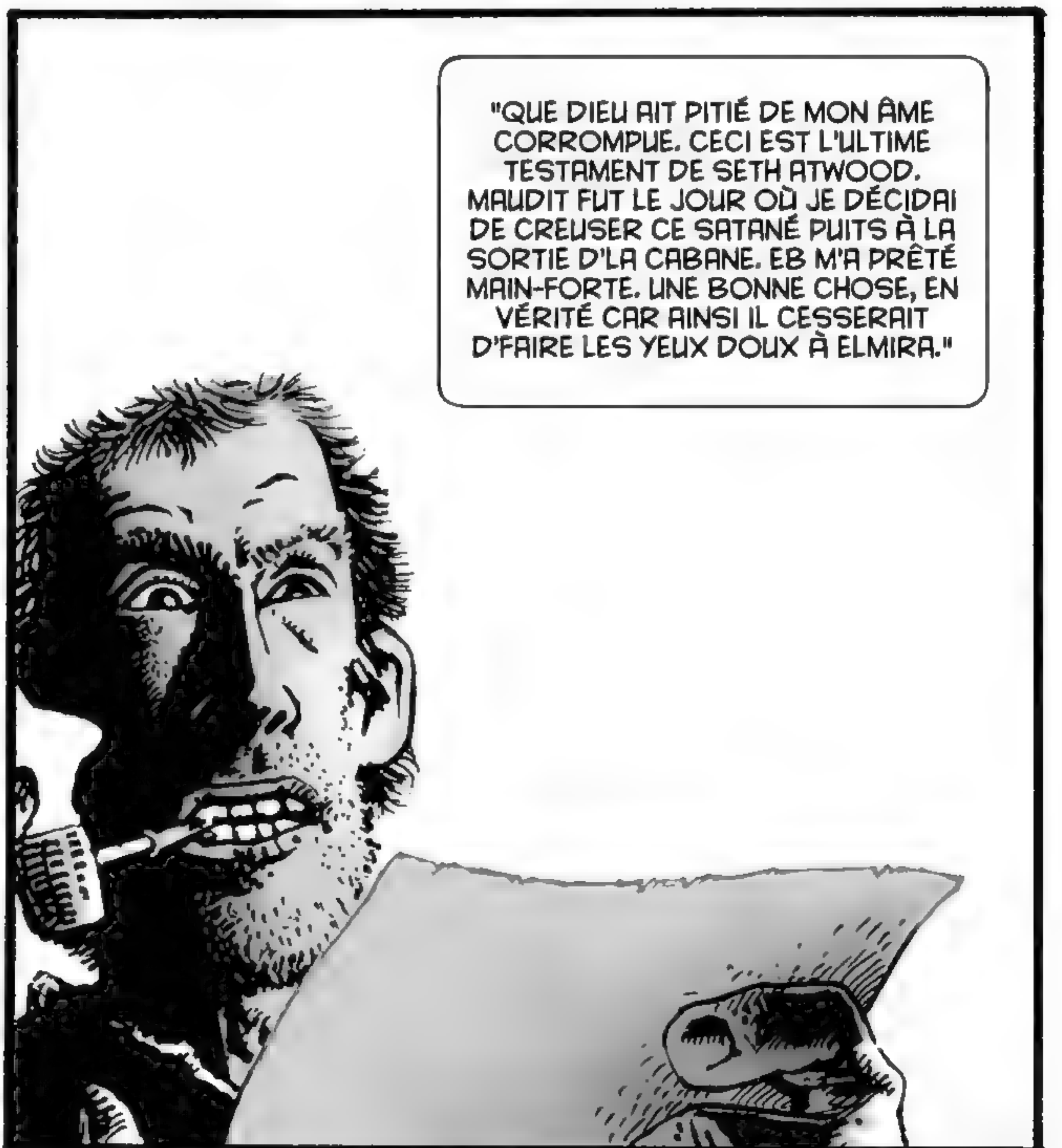
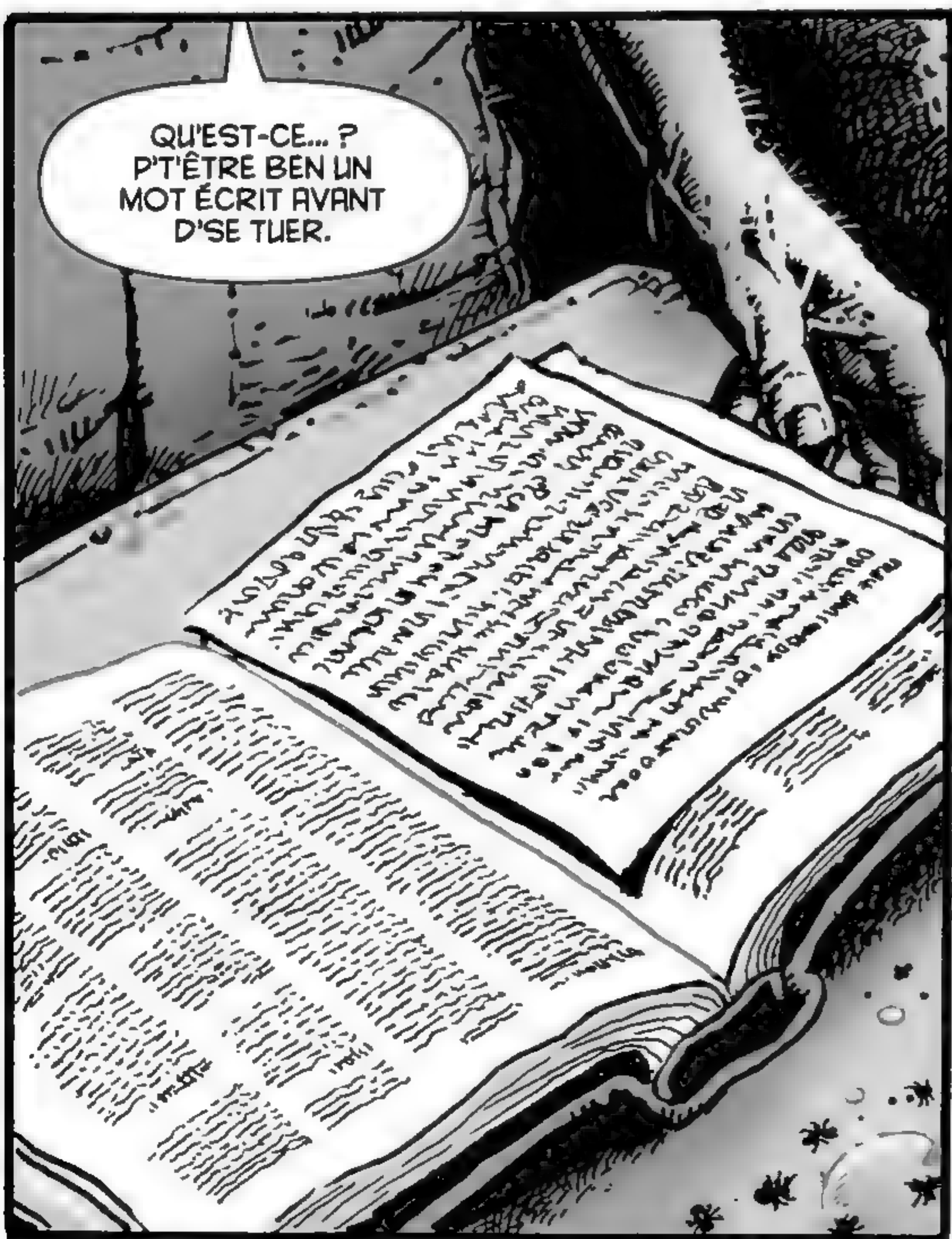
ON F'RAIT MIEUX D'RAMENER LE SHÉRIF, ZACK. IL SAURA QUOI FAIRE.

ÇA SENT LE DIABLE, TOUT ÇA.

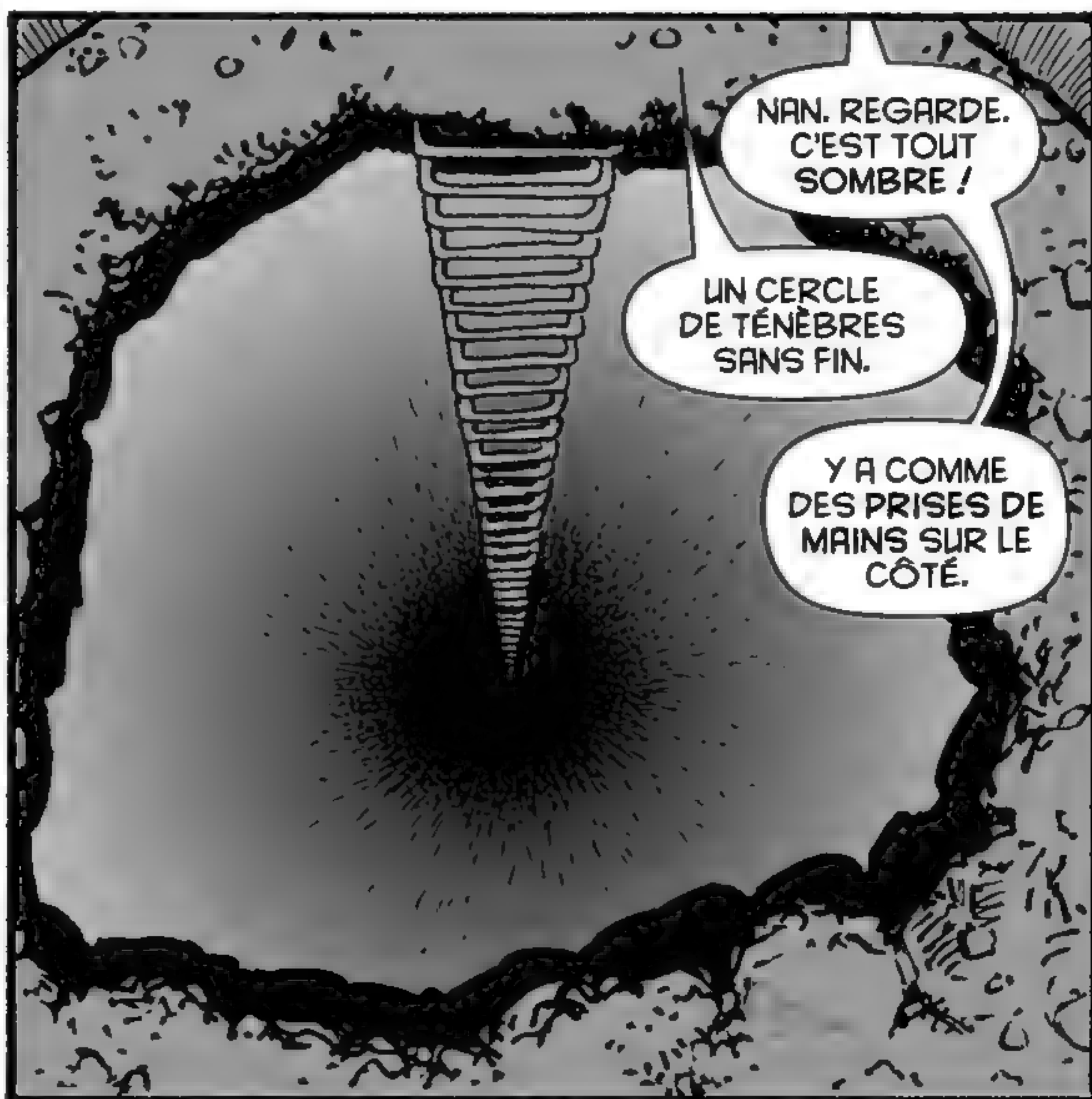




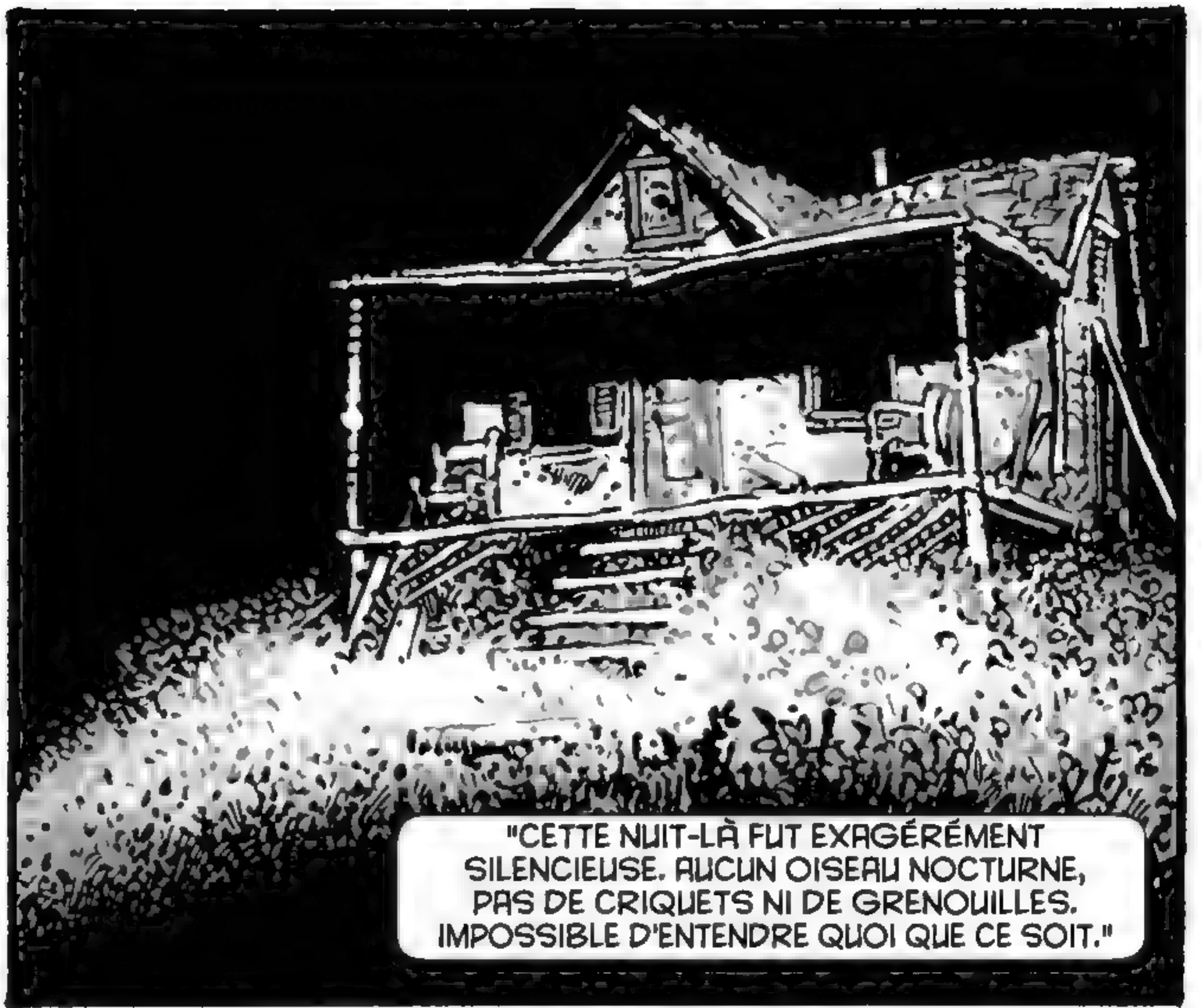




















"LES TÉNÉBRES REVINRENT ET CET HORRIBLE SILENCE AVEC ELLES. NOUS DÉCIDÂMES DE VEILLER."

ÇA NE SERT À RIEN.

ELLE EST MORTE.



FERME TA GRANDE GUEULE, EBENEZER !

ELLE PEUT ENCORE REVENIR.



DIEU ! QU'EST-CE-- ?

SETH--

ÉCOUTE !

AIDE-MOI, SETH.



SETH, VIENS À MOI--

EBENEZER, J'AI BESOIN DE TOI--

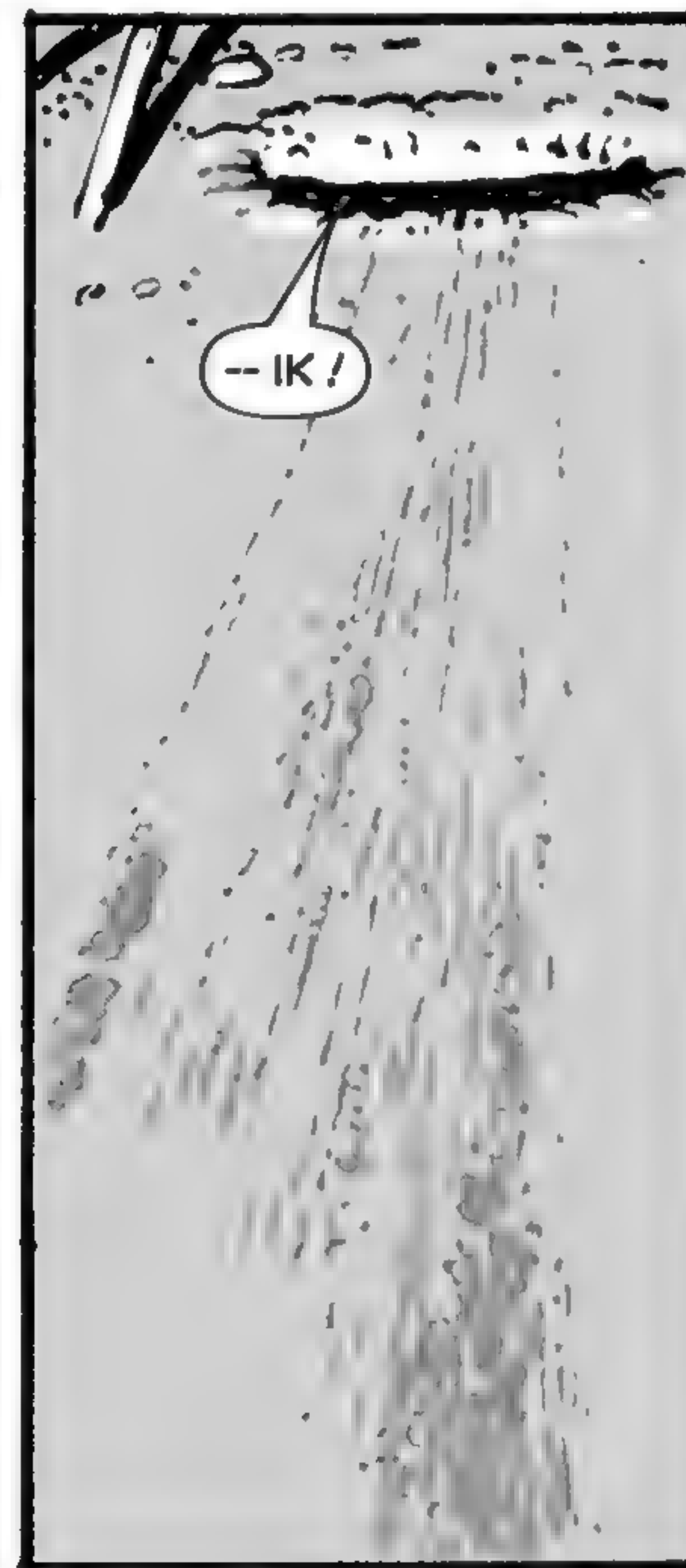
QUOI ?



IMPUDENTE ! JÉZABEL ! TU RÉCLAMES TON AMANT ?

SETH, MON ÉPOUX, VIENS À MOI.

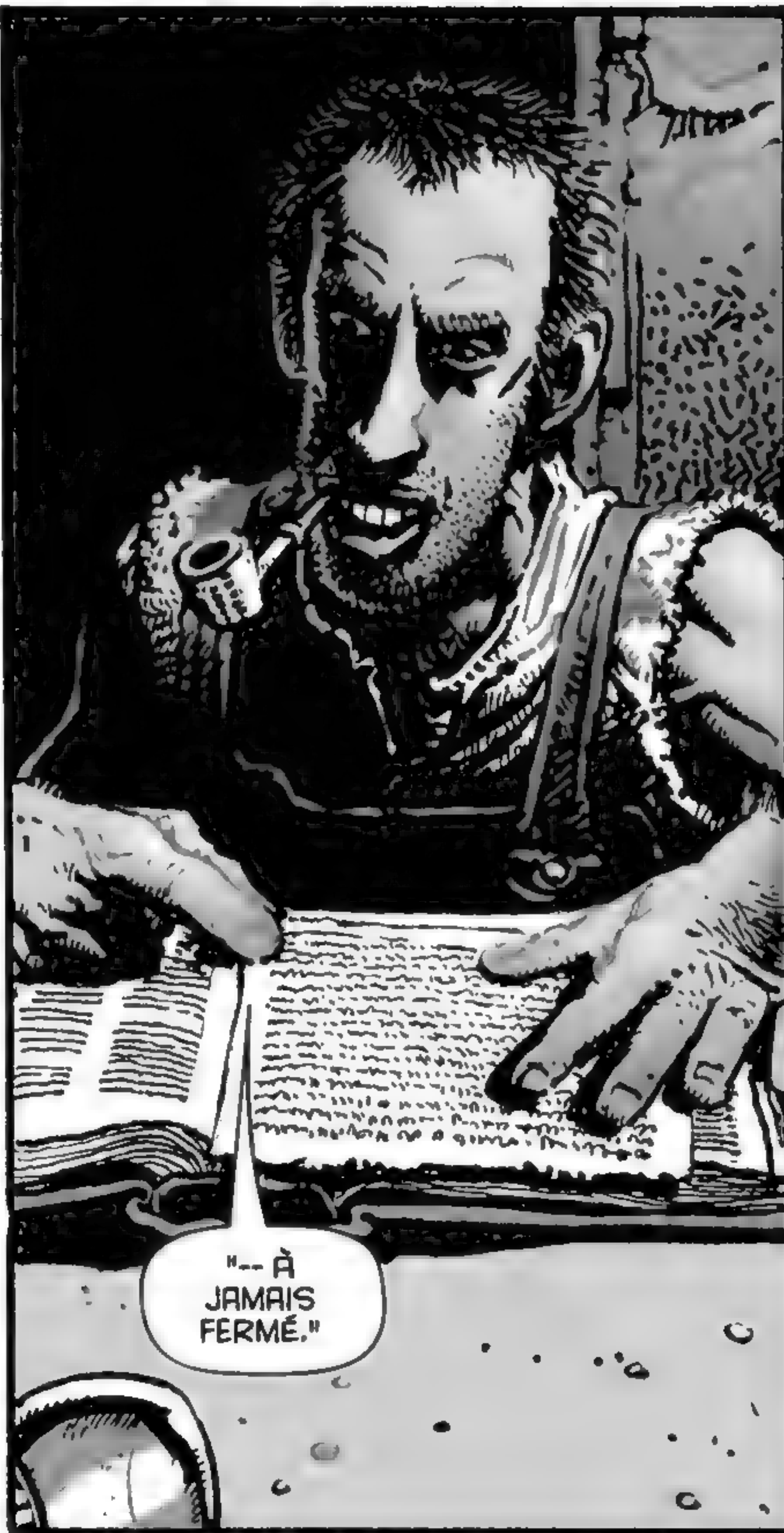








"EB AYANT PRIS LA FUITE, JE SUS  
CE QU'IL ME RESTAIT À FAIRE. LE  
PUITS DEVAIT ÊTRE SCELLÉ. QUELQUE  
CHOSE GÎT DANS SES PROFONDEURS.  
JE PRIE DIEU QUE LA CHUTE AIT TUÉ  
ELMIRA. FASSE LE SEIGNEUR QUE  
CE PUIST RESTE À JAMAIS FERMÉ."



FIN.





# The Well

*Traduction par François Truchaud.*

Le fermier Seth Atwood avait plus de quatre-vingts ans  
Lorsqu'il essaya de sonder ce puits près de sa porte,  
Avec seulement Eb pour l'aider à percer et à creuser.  
Nous riions, espérant qu'il retrouverait bientôt la raison.  
Mais, à la place, le jeune Eb devint fou, lui aussi,  
À tel point qu'on le transporta à l'asile du comté.  
Seth ferma la bouche du puits avec des briques aussi tenaces que de la glue...  
Puis il entailla une artère de son bras gauche nouveau.

Après l'enterrement, nous primes aussitôt la direction  
De ce puits et arrachâmes les briques.  
Mais nous vîmes seulement une rangée d'échelons en fer  
Disparaissant dans un trou obscur, plus profond que nous ne saurions le dire.  
Aussi nous remîmes les briques en place, car nous avions trouvé  
Le trou trop profond pour qu'une sonde pût en toucher le fond.

– *H. P. Lovecraft*



# LA FENÊTRE

## H.P. LOVECRAFT











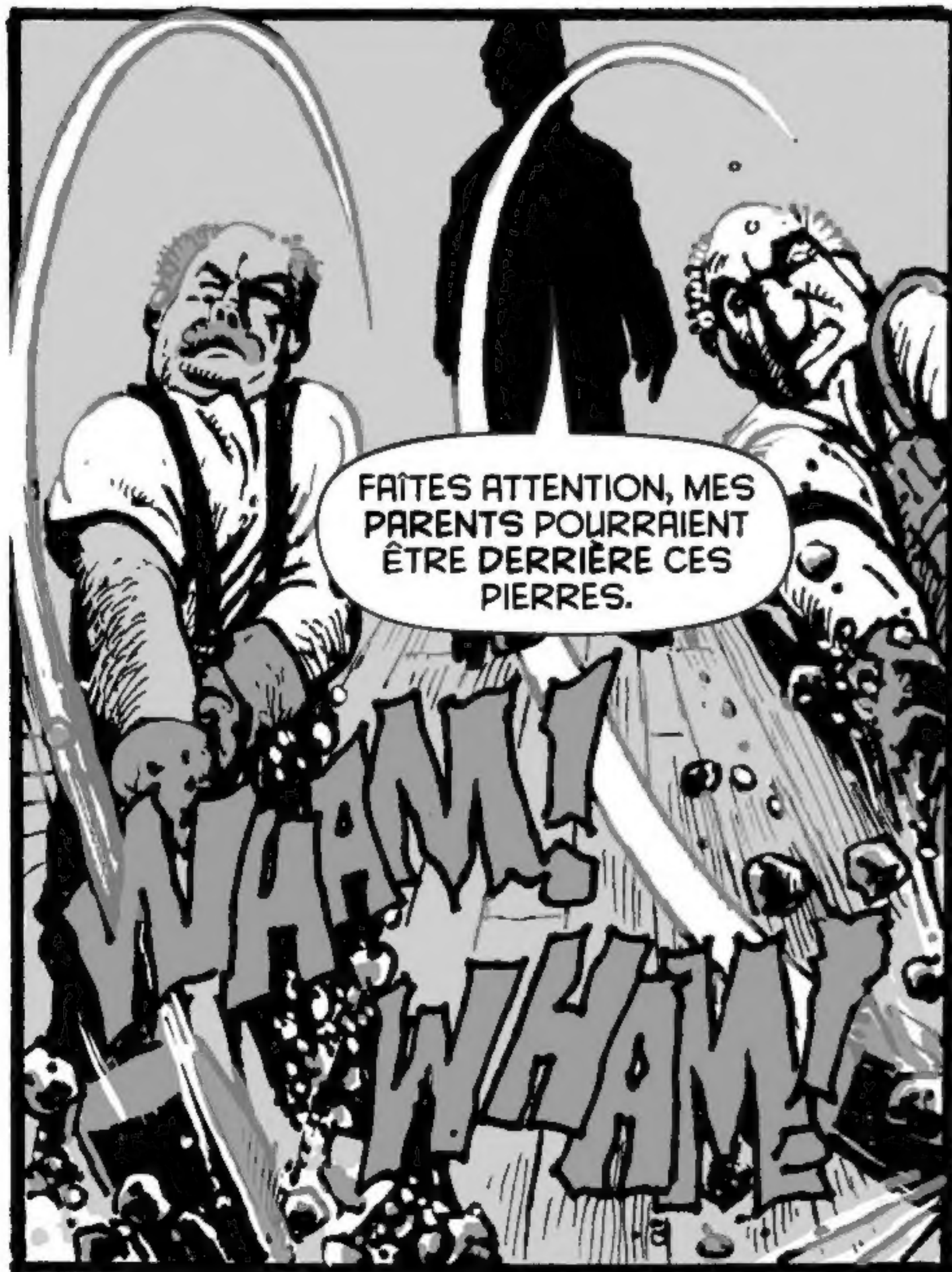
"J'IGNORE CE QUI S'ÉTAIT EMPARÉ DE MON ESPRIT. ON EST VENU ME CHERCHER ET J'AI VÉCU CHEZ DES PARENTS ÉLOIGNÉS."



AUJOURD'HUI, JE COMTE BIEN ARRACHER LA VÉRITÉ À CE SINISTRE ENDROIT.



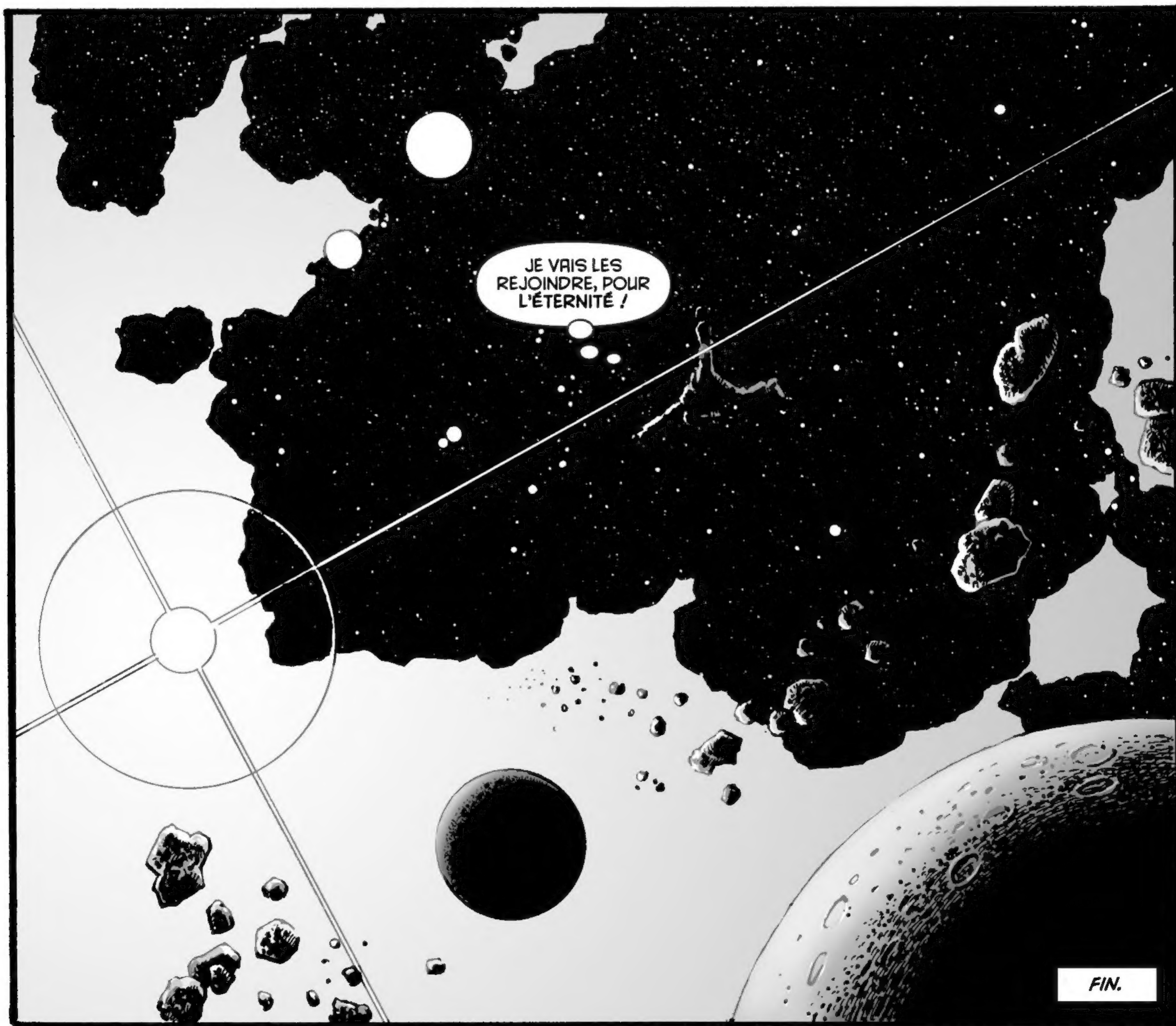
ALLEZ-Y, LES GARS. ABATTEZ-MOI CE MUR !



FAITES ATTENTION, MES PARENTS POURRAIENT ÊTRE DERRIÈRE CES PIERRES.







FIN.





# The Window

---

*Traduction par François Truchaud.*

La maison était vieille, avec des ailes enchevêtrées et fantasques,  
Dont personne ne connaissait au juste l'étendue.

Dans une petite chambre, au dos de celle-ci,  
Il y avait une étrange fenêtre scellée d'une pierre antique.  
Là, dans une enfance tourmentée par les rêves, solitaire,  
J'avais coutume de venir, lorsque la nuit régnait, vague et sombre,  
Ecartant les toiles d'araignées avec une étrange absence  
De peur, en proie à un émerveillement toujours croissant.

Plus tard j'y amenai des maçons  
Afin de découvrir quelle perspective mes lointains ancêtres avaient fuie.  
Comme ils perçaient la pierre, un souffle d'air impétueux  
S'engouffra dans la pièce, venant du vide inconnu béant au-delà  
Ils prirent la fuite... mais je regardai et trouvai, déployés,  
Tous les mondes sauvages que m'avaient révélés mes rêves.

– *H. P. Lovecraft*





# HAUNT OF HORROR #3

## COVER SKETCHES

BY  
RICHARD CORBEN

